



Réintroduire l'humain dans son milieu naturel : le design et son histoire au regard de la crise environnementale

Delphine Hyvrier

► To cite this version:

Delphine Hyvrier. Réintroduire l'humain dans son milieu naturel : le design et son histoire au regard de la crise environnementale. Art et histoire de l'art. 2018. dumas-01923921

HAL Id: dumas-01923921

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01923921>

Submitted on 15 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RÉINTRODUIRE L'HUMAIN DANS SON MILIEU NATUREL

Le design et son histoire au regard de la crise
environnementale

DELPHINE HYVRIER

M2 Recherche Design Arts et Médias
sous la direction de Françoise Parfait,
Pierre Damien Huyghes et Sophie Fétro.
École des Arts de la Sorbonne, 2018.

RÉINTRODUIRE L'HUMAIN DANS SON MILIEU NATUREL

Le design et son histoire au regard de la crise
environnementale

DELPHINE HYVRIER

M2 Recherche Design Arts et Médias
sous la direction de Françoise Parfait,
Pierre Damien Huyghes et Sophie Fétro.
École des arts de la Sorbonne, 2018.

Sommaire :

Le designer dans la crise environnementale.

**p.11 «Introduction : état des lieux d'une mort
annoncée»**

**p.14 «Espoirs et illusions d'un design
salvateur»**

**p.21 «Le design a-t-il un problème
structurel ?»**

p.22 «Marcher sur les paradoxes»

Construction de la société hors-sol.

p.25 «Une cosmogonie moderne»

p.27 «De l'ingénieur au designer»

Ontologies non-modernes.

p.39 «Bâtir et fabriquer»

p.43 «Pratiques symboliques»

«S'organiser au rythme du vivant»

«Une nature constitutive de la société.»

Vers un autre paradigme de l'éco-conception.

p.49 «Design et violence symbolique.»

p.54 «Faut-il enterrer les aménageurs ?»

p.56 «Designer pour un monde complexe.»

p.62 «Conclusion»

p.66 Bibliographie

p.69 «Entretiens»

Malgré ce que peuvent laisser penser les accords et tournures imposées par les règles grammaticales obligatoires à la rédaction de ce mémoire, l'auteure n'est pas un homme et ne parle pas d'une humanité intégralement constituée d'hommes. A noter toutefois que lorsque le terme « homme » est utilisé à la place « d'humains », la non-inclusivité généraliste du terme est choisie.

Les notes comportant des numéros de pages ainsi : (p.0) indiquent l'emplacement des images associées au texte dans l'annexe iconographique joint.

Remerciements

Il me serait difficile d'exprimer dans le langage qu'exige l'officialité de ce document mes remerciements à Thibault Le Page. Son soutien au quotidien, son humour, ses passions et ses critiques furent d'une aide incommensurable, et j'espère que la sobriété de ce mot pourra témoigner de toute la gratitude que j'ai pour lui.

Outre d'avoir encadré mon mémoire, mes professeurs Sophie Fétro, Françoise Parfait, Pierre-Damien Huygues ainsi que David Bihanic ont développé ma curiosité, mon sens critique et mes questionnements sur le design durant ces trois années à l'Université. J'ai trouvé dans cette formation l'indépendance et l'exigence que j'espérais en tant qu'étudiante. Je les en remercie chaleureusement.

L'accueil et les cours que j'ai également reçus à l'Université Haskoli Islands à Reykjavik furent une quasi-révélation, notamment ceux de Helga Ogmundsdóttir et Anna Dóra Sæþórsdóttir. J'y ai reçu une grande part de mon éducation à la critique sociologique et anthropologique qui furent un véritable levier dans les questions que je me posais alors.

J'ai trouvé au sein de l'École Spéciale des Espaces Libre deux formidables et informels professeurs : Léonard Nguyen Van Thé et Henri Taïb. Ils m'ont initiée simultanément à la guerilla jardinière, la botanique et l'anthropologie de terrain. Ce sont eux les premiers qui m'ont introduite aux problématiques que je développe ici et je ne saurais être plus reconnaissante pour les passions qu'ils m'ont transmises.

Ariane Leblanc, en faisait confiance à l'étudiante peu réveillée mais très motivée que j'étais en passant cet entretien d'embauche pour La Semeuse aux Laboratoires d'Aubervilliers, m'offrit un superbe terrain de recherche, des interlocuteurs privilégiés et l'opportunité de réaliser à compte professionnel des projets engageants. Je souhaite la remercier pour ces responsabilités qui me firent si vite évoluer.

Le designer dans la crise environnementale

Introduction : État des lieux d'une mort annoncée

Nous vivons une crise environnementale. C'est écrit partout. Sur les affiches du métro, sur les incitations au tri sur les poubelles, dans les programmes politiques, dans les festivals de musique, sur les emballages de muesli. Cette crise environnementale est un concept avec lequel les générations d'après 70 ont tous grandi, menant une vie au rythme de la fonte des pôles et des alertes de scientifiques désespérés. Cependant quelle perception en avons-nous ?

Il suffit d'aligner quelques chiffres communiqués par la presse pour composer le paysage d'une mort annoncée. Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) a déterminé que la diversité des espèces cultivées avait été réduite à plus de deux tiers en l'espace d'un siècle. En l'espace de ce même siècle, fruits et légumes survivants cultivés ont perdu de 50 à 80% de leurs vitamines et minéraux. Il y a un demi-siècle, une orange couvrait la presque totalité des besoins d'un humain en vitamine A pour une journée. Pour avoir cette équivalence en vitamine, il faudrait aujourd'hui manger 21 oranges. De la même façon, il faudrait manger 25 pêches en une journée pour retrouver les vitamines qu'apportaient une seule pêche de 1950 (1).

Selon une étude publiée en 2017 se basant sur des observations dans des réserves naturelles dites « sauvages » en Allemagne, 75% de la biomasse des insectes volants européens a disparu en l'espace de trente ans. Si les causes exactes restent inconnues, la présence

1 Halweii, Brian. *Still no Free Lunch: Nutrient levels in U.S. food supply eroded by pursuit of high yields*. The Organic Center Critical Issue Report ; 2007.

de pesticides contenant des néo-nicotinoïdes dans les zones agricoles voisines pourraient jouer un rôle majeur. Chiffres confirmés en France puisque le CNRS a pu observer dans une de ses zones d'étude une chute de 85% dans les populations de coléoptères.

Le Muséum national d'histoire naturelle et le CNRS ont indiqué cette année que les populations d'oiseaux en campagne avaient chuté d'un tiers en quinze ans, notant que ce déclin brutal était en parfaite corrélation avec la fin des jachères imposées par la politique agricole commune européenne, à la flambée des cours du blé, à la généralisation des néonicotinoïdes, aux traitements au nitrate permettant de produire du blé surprotéiné (2).

« Il y a moins d'insectes, mais il y a aussi moins de plantes sauvages et donc moins de graines, qui sont une ressource nutritive majeure pour de nombreuses espèces, (...) Que les oiseaux se portent mal indique que c'est l'ensemble de la chaîne trophique [chaîne alimentaire] qui se porte mal. Et cela inclut la microfaune des sols, c'est-à-dire ce qui les rend vivants et permet les activités agricoles. » Par ailleurs, 31% des nappes phréatiques françaises contiennent des pesticides dépassant les normes de potabilité de l'eau (3) et 92% des rivières sont polluées (4).

Comme j'évoquais ces chiffres à plusieurs personnes personnes de mon entourage, je notais une réaction dans chaque cas assez similaire pouvant se résumer à un regard vague et une phrase du type « ah oui... C'est triste et en même temps, c'est fou comme ça ne me fait rien. ». En soi, il est tout à fait compréhensible que la disparition de différentes espèces de mouches et autres invertébrés volants puisse laisser de marbre, par exemple, puisque rares

2 Foucart, Stéphane. *Les oiseaux disparaissent des campagnes « à une vitesse vertigineuse »* http://mobile.lemonde.fr/biodiversite/article/2018/03/20/les-oiseaux-disparaissent-des-campagnes-francaises-a-une-vitesse-vertigineuse_5273420_1652692.html, 20.03.2018 à 06h40

3 Valo, Martine. *La qualité de l'eau se dégrade encore en France.* http://www.lemonde.fr/pollution/article/2017/10/17/la-qualite-de-l-eau-se-degrade-encore-en-france_5201907_1652666.html#uxt4e-K7alW8tCGtm.99, 17.10.2017 à 10h30.

4 *Indicateur de la transition écologique vers un développement durable Les pesticides dans les eaux douces* <http://www.statistiques.developpement-durable.gouv.fr/indicateurs-indices/fi/1831/1902/pesticides-eaux-douces.html>, le 27/05/2014 .

sont les personnes qui y portent un intérêt ou une affection particulière. Cependant, la disparition des insectes volants est aussi celle des insectes pollinisateurs, permettant à de nombreuses espèces végétales, dont de nombreux arbres fruitiers de se reproduire. Ce qui en revient à constater que sans ces insectes une très grande part de notre alimentation et de notre culture ne peut exister. Les amateurs d'hyménoptères sont peu, mais ceux de chocolat, de café, de piment, de tartes aux pommes ou au citron sont légion et devraient donc se sentir des plus concernés.

Toutes ces crises ont lieu, malgré des avertissements et appels virulents dès les années 70, tel le premier rapport du club de Rome et du MIT en 72, *Halte à la croissance ?* Alertant sur les effets de la pollution due aux besoins de la croissance économique, dont l'exploitation du pétrole sous ses diverses formes et la destruction de milieux naturels nécessaire à la survie durable des humains. Une parfaite métaphore serait celle des accords de Paris, promesse -presque- internationale de ne pas dépasser le seuil du 2 degré de réchauffement climatique qui causerait des métamorphoses dangereuses et irrémédiables des phénomènes climatiques. Ce 2 degré utopique exposerait pourtant déjà plusieurs pays à de plus forts risques d'insécurité alimentaire, serait suffisant pour provoquer des migrations climatiques dont celles des habitants de plusieurs îles du Pacifique amenées à être intégralement recouverte par les eaux (5).

Nous constatons que la biosphère, soit l'intégralité des écosystèmes (communautés d'être vivants en interrelations) est affectée gravement dans sa diversité par les activités humaines. Cette bio-diversité inclut les échelles les plus infimes et les plus gigantesques : les nutriments présents dans le sol comme ses bactéries, comme la composition de l'air, comme les migrations animales ou les courants marins.

Plus que d'une dégradation de l'environnement, nous souhaitons parler ici de dégradation de notre milieu. Le terme d'environnement définit ces ensembles vivants complexes comme étant extérieur à l'humain, autour de lui,

5 Voir l'article de l'AFP *Même un Réchauffement de deux degrés aura des conséquences importantes*, https://www.sciencesetavenir.fr/nature-environnement/meme-un-rechauffement-de-2-c-aura-une-incidence-importante_122693,01h01

puisque « l'environnant ». Le terme exclue les nombreuses interactions entre ce dernier et toutes les entités constituant cet « environnement ».

« Nous ne vivons pas « dans » un certain environnement : nous sommes un ensemble de relations, qui nous constituent en même temps qu'elles constituent notre environnement. » (6) commentent Saskia Walentowitz et Yves Citton des textes du philosophe Arne Naess. Cet environnement, même corrigé dans sa définition par Naess peut tout aussi bien être construit intégralement par l'humain (les villes, par exemple) que sans lui ou partiellement avec lui (forêt, champ).

Le terme milieu est donc emprunté à l'écologie, décrivant les interdépendances écosystémiques permettant à l'humain d'exister et de vivre. Nous impliquons ainsi l'humain en être physique vivant au sein d'une communauté d'espèces l'entourant et dépendants de facteurs physiques, chimiques, biologiques, soit au sein d'un système dont il est dépendant, afin d'examiner comment diverses idéologies peuvent traiter de ces nécessaires interrelations.

Ainsi lorsque nous concluons ici que nous vivons actuellement une détérioration brutale de notre milieu de vie, nous souhaitons démontrer que ce n'est pas simplement un paysage ou de sympathiques animaux qui sont touchés : ce sont des interdépendances incluant l'humain en tant qu'espèce, le considérant comme une part active de cet « environnement ».

Espoirs et illusions d'un design salvateur

De l'optimisme naïf et enthousiaste caractéristique du lycéen fraîchement étudiant, l'auteure pensait que le design, en œuvrant à l'intérieur de la production de masse avait l'humble pouvoir de faire dévier des modes de productions dangereux vers des pratiques plus respectueuses de l'environnement.

L'usage courant de matériaux polluants ou non recyclables, l'obsolescence programmée, la production en masse brisant régulièrement les droits de l'Homme,

6 Walentowitz, Saskia, Citton, Yves. *Pour une écologie des lignes et des tissages*, Revue des Livres, n° 4, mars 2012, p. 28-39.

la génération de comportements de consommation et d'abandon laissaient penser que le design était à l'aube de grands changements, autant techniques que sociaux.

En 2015, lors du conférence au Lycée La Martinière-Diderot à Lyon, le designer Benjamin Graindorge présentait un ensemble d'objets nommé «Corpus», fait de matériaux entièrement bio-sourcés dont l'assemblage délicat en bois s'inspirait des articulations humaines et permettait de se passer d'utiliser le métal. Exposé au Via Design 2015, le projet y est présenté comme témoignant « la vigueur de la jeune génération du design français et de sa capacité à innover et à proposer des réponses prospectives qui intègrent aussi bien les évolutions technologiques, sociétales, qu'environnementales. » (7) (p.6). Mais peut-on considérer un projet comme « intégrant les évolutions sociétales et environnementales » lorsque sa production, dont l'usage de matériaux bio-sourcés pourraient effectivement permettre de ne pas exploiter plus de matériaux non-recyclables, est limitée à un seul et unique exemplaire ? Si jamais cette pièce est achetée, elle le sera ou par un musée et dès lors son exposition sera probablement préférée à son utilisation, ou par des amateurs de design d'édition, ayant le choix luxueux de choisir du mobilier non pas selon son rapport qualité/prix mais pour son intérêt artistique, résumant donc la fabrication et l'achat de ces meubles comme un choix permis à des foyers privilégiés.

Quand Arnaud, agriculteur, métallurgiste et bricoleur passionné fabrique un banc à la main en restes de coupe de bois, sa création, bien qu'amateur, n'a-t-elle pas un impact écologique semblable ? C'est une pièce unique, il n'en sera pas produite d'autre et son fabricant se porte garant de son utilisation (p.8). S'il n'est pas produit en masse, qu'apporte le design en plus à la confection de cet objet ? Une symbolique artistique ? Ou ce que des économistes qualifieraient plutôt de valeur ajoutée au produit ? On peut vendre extrêmement cher le «Corpus» de Graindorge, le banc d'Arnaud n'est destiné qu'à son usage.

Les frères Campana, dans une démarche éthique et écologique se sont justement intéressés à l'artisanat et la récupération. Leur iconique chaise «Favela», crée en

7 Blog Esprit Design, *Coup de Coeur M&O janvier 2015 : Projet Corpus par Benjamin Graindorge*, <https://blog-espritdesign.com/mobilier/coup-de-coeur-mo-janvier-2015-projet-corpus-par-benjamin-graindorge-29479>, 05.02.2015 .

2003, constituée de bois récupéré, cloué et collé qui est dite inspirée du manque de moyen de leur début se vend désormais 8500 euros l'unité (p.10). En pneu recyclé et vannerie traditionnelle réalisé par les communautés Hmong et Rai Tai, leur coupe de fruits «Transneomatic» est décrit comme « environnementalement et socialement conscient, transformant une vision esthétique en une solution viable pour les artisans des communautés rurales au Vietnam » (p.12). Le plus petit modèle de cette coupe de fruits coûte 49 dollars, soit une quarantaine d'euros pour un objet n'étant pas de première nécessité et que l'on peut par ailleurs trouver à moins de 5 euros dans le commerce non-équitable.

Ross Lovegrove, exposé au musée Beaubourg en 2017 est connu pour l'esthétique éco-futuriste de ses bouteilles d'eau, de ses tables, de ses chaises, de ses voitures. Il gagne le Prix Vogue Traveller Ecology pour son lampadaire solaire «Solar Tree». Mais que ce soit son «Bamboo» Bike à 5404 euros ou son «Bioyot» (p.14-16), yacht fonctionnant à l'énergie solaire, les objets conçus par le designer ne sont dédiés qu'à une infime minorité d'utilisateurs, les mêmes peut-être qui rangent leurs fruits dans la coupe Transneomatic et qui envisagent d'investir dans les canapés et tables basse biosourcés de Benjamin Graindorge.

«Bioyot» semble être l'incarnation extrême du problème du design écologique tel qu'introduit ici. Alors que l'économie des ressources est scandée de tous bords, on peut questionner l'urgence de la conception d'un navire de plaisance de luxe de 60 mètres dont la seule caractéristique écologique semble être le fait qu'il ne s'alimente pas en énergie non-renouvelable (ce qui n'exclut pas le fait que le yacht en lui-même puisse être conçu à partir de dérivés du pétrole, tel que le plastique).

D'après ces exemples issus de travaux de designers « stars », plébiscités par des institutions publiques et privées aussi prestigieuses que le Via, Vogue, le MoMa, Beaubourg, Vitra, Alessi, la Villa Kujoyama, on constate qu'il est possible d'obtenir une validation dans son travail en tant « qu'éco-designer » en produisant des valeurs ajoutées écologiques à des objets qui pourraient finalement s'en

passer.

L'écologie n'est-elle alors qu'une branche dans le luxueux marché du design d'édition ? Est-elle en passe de devenir un nouveau chapitre du *Système des Objets* de Baudrillard ? Un marqueur de prestige social basé sur la consommation d'objets symboliques et moraux ?

D'autres projets de designers s'intéressent toutefois à la production et consommation à grande échelle pour tenter d'en réduire l'empreinte environnementale. Citons par exemple les «Wikicells», emballages en matières végétales comestible et compostable proposant de remplacer les packaging plastiques imaginées en 2012 par le designer François Azambourg et le professeur d'ingénierie biomédicale Dave Edwards (p.18). Le lancement de leur produit dans le Laboratoire, centre d'art et d'innovation scientifique conçu par Edwards reçut un accueil mitigé, certains journalistes y voyant autant une innovation qu'une supercherie, la texture n'ayant gustativement que peu d'intérêt et le produit enrobé (des yaourts et crèmes glacées bio) nécessitant forcément d'être gardées au frais, donc dans des frigos fonctionnant à l'électricité. En 2014, il était vendu dans une trentaine de Whole Foods dans le nord des états-Unis. L'absence d'informations après ce lancement et la disparition du Laboratoire à Paris laissent imaginer que le produit n'a pas eu le succès fulgurant escompté.

D'autres projets d'éco-design insistent sur une réduction de la consommation de matériaux, l'utilisation de techniques moins polluantes et énergivores.

En 2014 l'association Néo-Planète et Coca-Cola France organisèrent le premier Forum du Design Durable en France. Suivi entre autres par BFMTV et l'Obs, le forum fut doté d'une belle visibilité médiatique mettant en avant l'engagement des designers et entreprises pour une production plus durable. Coca-Cola, en partenariat avec Emeco, y présentait une réinterprétation de la Navy Chair en plastique de bouteilles de soda recyclées (p.20). Cette démarche de 4 ans aura permis de recycler plus 19 millions de bouteilles. La chaise «Coca-Cola 111 Navy Chair» produite par Emeco coûte 381€ à l'unité. Par ailleurs un article du Guardian

d'octobre 2017 relate que l'entreprise Coca-Cola a augmenté en 2016 sa fabrication de bouteilles plastique d'un billion en un an. Les bouteilles du célèbre soda font partie des déchets les plus répandus sur les littoraux du monde entier et les calculs de Greenpeace démontrent que l'entreprise pollue de la sorte les océans au rythme d'une benne à ordures par minute.

Le prix de ce festival, coorganisé par la multinationale, fut décerné au barbecue solaire «Chrysalis» d'Alexandra Abiji, qui quatre ans plus tard, n'est pas commercialisé.

Dans *Les Joies Irritantes des Caresses Infécondes*, (9) Pierre Doze énonce un certain nombre d'échecs du design, dont nous ne citerons que quelques uns concernant l'utilisation de ressources naturelles

Le «Hippo-Roller», créé par le studio de design Projet H, invente une façon de pousser l'eau puisée dans les régions sans accès à l'eau courante (p.22). Au lieu de la porter sur la tête le récipient, on le pousse afin d'éviter les douleurs physiques et de gagner du temps. Produit en Afrique du Sud, il coûte 129 \$, est n'est donc pas facilement accessible aux populations pouvant en avoir besoin. De plus, son transport dans d'autres pays du continents, comme ce fut le cas dans le Sud Soudan fait doubler son prix.

«Playpump» est un système de pompe à eau également inventé en Afrique du Sud où ce sont les enfants, jouant sur un tourniquet font remonter l'eau (p.24). Les enfants réalisèrent rapidement que leur jeu était en fait un travail et s'en lassèrent: ce sont donc les femmes qui durent prendre le relais pour faire tourner seules la mécanique. Des études postérieures ont démontré que les pompes à mains traditionnelles étaient plus efficaces, moins chères, et ne reposaient pas sur le travail des enfants.

L'impact positif des propositions citées reste toujours plus ou moins abstrait : on y parle souvent d'économie d'énergie : mais de quelle énergie ? Celle dépensée pour sa fabrication ? Pour sa destruction ? De l'énergie humaine produite pour le faire ? Il y a là une forme de résolution du problème par réduction : si les assiettes dépensent de l'énergie et de l'eau à être lavées, alors l'utilisateur

9 Doze, Pierre. *Les Joies Irritantes des Caresses Infécondes* in Azimuts N 44 Wdctatstw l'Ambition du Design. Saint-Etienne : Azimut Revue : 2016

achètera des assiettes qu'il mangera. Mais au fond ne sont questionnés ni les problèmes en amont de l'appauvrissement de la nutrition humaine, ni celui du gaspillage d'eau et d'électricité que le designer pense réduire en demandant à l'utilisateur de s'en passer.

Les exemples de l'alimentation en eau sont assez similaires : face à un problème naturel (sécheresse, par exemple) ou de politique nationale qui pour des raisons diverses n'a pas installé l'eau courante, le designer vient apposer un projet-pansement, ludique, simple, universel et inefficace car ne prenant pas en compte l'aspect culturel de l'exploitation de ces ressources (techniques d'économie d'eau, symboliques pouvant y être associées) ou les conditions politiques en amont (pourquoi l'eau courante n'est pas installée, pourquoi résoudre de façon semblable des problèmes différents d'approvisionnement d'eau sur tout le continent Africain).

Ces objets répondent tous à une demande de « croissance verte », il s'appellent « éco design » et contribuent par leur production au « développement durable ».

Pour l'association Néoplanète, l'éco-design est « (...) fondé sur une démarche d'écoconception, intégrée à tous les stades, jusqu'au stade de la fabrication et de la vente, en utilisant au mieux les matériaux issus du recyclage et en minimisant les déchets produits, raréfaction des ressources oblige. Un concept rebaptisé « économie circulaire », qui consiste à se poser la question des impacts environnementaux et climatiques sur l'ensemble du cycle de vie. » (10).

Cependant, au vu de l'impact gigantesque de la production d'objets non-recyclables sur l'environnement et de l'épuisement des ressources naturelles dues à leur fabrication, n'est-ce pas ce que le design devrait faire en soi et non au nom d'une éco-responsabilité ou autre conscience écologique ? Quelle est par ailleurs la différence entre « l'éco-responsabilité » et la « responsabilité » en soi ? « L'atout du préfixe « éco- » devant le mot « design », pourrait être l'expression d'une sorte de manquement de cette activité à l'égard des individus et de leur environnement proche et familial. (...) Selon cette logique, ajouter ce

10 Leers, Yves. *Le design durable, pour alléger notre empreinte écologique* <http://www.neoplanete.fr/le-design-durable-pour-alléger-notre-empreinte-ecologique-barbecue-solaire-chrysalis-recyclage-ecoconception/>. 30 juin 2014.

préfixe serait devenu nécessaire au regard d'une production industrielle d'objets et de services qui ne parviendraient plus vraiment à faire exister une relation prévenante à l'égard des êtres humains et de leur environnement. » commente Sophie Fétro dans son article *Eco-Design : Une Tautologie* (11).

Le rapport *Halte à la Croissance* ? Expliquait dès 72 que la croissance économique définissant la production de biens de consommations et la production agricole mettait en danger la population mondiale, les ressources planétaires étant limitées et seront au rythme de leur épuisement de plus en plus coûteuses. La production de biens comme de denrées alimentaires nécessitera toujours plus d'eau, ce qui posera des problèmes d'approvisionnement en eau potable et la pollution autant de l'agriculture que de l'industrie tuera ou rendra malade les humains comme l'ensemble du vivant.

Même en se basant sur des matériaux recyclés et avec une production passive en électricité, la production d'objets pour la croissance économique est-elle durable, sachant que le concept de celle-ci est de ne jamais décroître et donc de créer toujours plus d'offre et de demande et donc de demander toujours plus de production ? L'idée de la consommation permanente est-elle compatible avec le rythme organique des ressources végétales, minérales ou aquatiques ?

On peut questionner cette forme d'abstraction des projets de designers relatifs à l'utilisation des ressources sans prendre en compte les systèmes dans lesquels leur utilisations sont inscrites. Le design prend en compte un problème donné à neutraliser sous forme de solution technique, mais pas les données en amont qui font que ce problème existe aujourd'hui. Le contexte est comme effacé par la résolution technique.

Ces échecs viennent corroborer les propos de Jean Baudrillard, faisant de ces exemples de design écologique des « différences marginales en variantes combinatoires jusqu'au point où les objets prennent un statut aussi éphémère que les paroles ou les images ». Il contribuerait ainsi à animer le marché de nouveaux

11 Fétro, Sophie. *Eco-Design : Une Tautologie* ? In Poïétiques du Design II. Paris : L'Harmattan, 2015. p.26

objets semblant poser des problématiques différentes ou s'adapter à des changements sociétaux sans se dépêtrer d'un problème inhérent à sa discipline. « Plus de contradiction ouverte, plus de changements de structure, plus de dialectique sociale. Le mouvement qui semble, selon la courbe du progrès technique, animer tout le système n'empêche pas celui-ci d'être fixe et stable en lui-même. Tout se meut, tout change à vue, tout se transforme, et pourtant rien ne change. Une telle société, lancée dans le progrès technologique, accomplit toutes les révolutions possibles, mais ce sont des révolutions sur elle-même. Sa productivité accrue ne débouche sur aucun changement structurel » (12).

Le design a-t-il un problème structurel ?

Dans son texte *Rethinking Design Education*, Alain Findelli explique que le design est enseigné comme un lien causal, reliant un problème à une solution annulant ce problème (13). Sa méthodologie s'appuyant sur celle des ingénieurs ne prend en compte ni la cosmologie, ni la spiritualité ou une sensibilité différente que celle reliée à une perception directe du produit.

Cela expliquerait qu'au problème donné « pollution » et « perte de biodiversité » nous voyons poindre des « solutions » sous forme d'objets verts ou blancs incrustés de végétaux, abats-jours bio ou outils dépolluants en plastique : tout un arsenal visant à nous persuader que les designers vont régler les problèmes énoncés sans que nos modes de vies n'aient à changer. Il ne suffira donc plus que de passer la porte d'un magasin de notre choix, acheter un nouveau composteur biomimétique en plastique responsable, rentrer dans nos appartements et l'utiliser avant de passer à autre chose.

Mais selon Findelli, cela n'est de toutes façons pas la tâche du designer jusqu'ici de penser plus en amont. Historiquement, la discipline se crée lors de l'industrialisation, vouée au fait d'absorber, adoucir le choc des conséquences dévastatrices de l'industrie sur les cultures, faisant en sorte que les produits industriels soient économiquement, socialement, symboliquement et en 12 Baudrillard, Jean. *Le Système des Objets*. Paris : Gallimard, «Tel» : 78. p.217.
13 Findelli Alain. *Rethinking Design Education*. Massachusetts Institute of Technology, Design Issues: Volume 17, Number 1 Winter : 2001

ergonomiquement acceptables. Le designer s'adresse à un marché et à des usagers après un contrat passé par un commanditaire.

Il pourrait donc être justifiable qu'il ne se charge pas de penser en quoi des innovations peuvent bénéficier non seulement aux usagers, mais à tous les humains impliqués dans leur conception, et en plus à un environnement autrement plus complexe que des données d'énergie économisée ?

Si nous n'avons ici cité que le travail de designers, ingénieurs, architectes et urbanistes semblent être des disciplines conjointement concernées par ces questions. Chacun de ces métiers propose des solutions concrètes à des problématiques de société. Aménageurs de l'espace privé et public, de la production de biens matériels et d'objets : ils sont aménageurs de nos modes de vie, les réalisations concrètes de ces disciplines constituant désormais les cadres et artefacts par lesquels nous constituons notre rapport au monde (maisons, meubles, rues, écoles, quartiers, infrastructures diverses).

Marcher sur les paradoxes

Cette ingérence des questions du vivant pose d'autant plus question que nous sommes pourtant en permanence en contact avec lui. L'air, l'eau, le sol, tout ce que nous ingérons, ce sur quoi nous construisons dépend du vivant. Même inconsciemment, nous entretenons avec lui une relation intime.

A titre d'exemple, ne plus cultiver une espèce de légume, c'est perdre le rituel de sa plantation et de sa récolte, associé à des jours précis de l'année. La forme de ses feuilles, ses racines, sa couleur et son goût, la façon de le cuisiner et le contexte dans lequel le servir, qui contribuent à la richesse et la diversité des modes de vie humains selon les saisons.

Que serait l'automne sans l'apparition des courges énormes, qui portent et peut-être signifient les couleurs de la saison dans les champs et sur les marchés ? Le printemps sans les premiers radis ? Printemps où chaque

fraise mangée, de plus en plus sucrée selon le retour du soleil, semble annoncer le début de l'été ? Le temps de la cueillette des cerises, des abricots et des pêches et le temps d'en faire des confitures, où pendant quelques jours l'odeur lourde et sucrée envahit l'intérieur des maisons. Autant de « madeleines de Proust », de sensations gravant des souvenirs et constituant un rapport au monde cyclique, saisonnier, sensoriel, variant qui plus est d'une parcelle de région à une autre.

En avril 2018, un député invité dans une célèbre émission télévisée pour défendre des modes de transports moins polluants que la voiture utilisait comme tout premier argument qu'il savait l'arrivée d'un orage et sa fin grâce au mouvements et aux bruissements que produisent les insectes et les oiseaux. Autrement dit, ce premier argument détaillait l'habitude d'une cohabitation, où insectes et oiseaux ont une utilité pour l'humain, sont un intermédiaire sensible entre le climat et lui.

Tim Ingold, anthropologue, n'a de cesse que de pointer cette interaction de tous les instants entre cet environnement et nous. Il cite comme exemple le fait que nous sommes toujours entourés de mouvement météorologiques, avec lesquels interagissent également et différemment végétal, animal, mais aussi la roche, la terre etc. Ainsi, nos gestes humains ne sont qu'une part d'un immense tissu de lignes, de trames, de réseaux issus de tous les composants physique, biologiques, culturels présents sur Terre.

« Parler d'« environnement » implique en effet que nous existons (comme organismes, comme individus) au sein d'un environnement qui se contenterait de nous « entourer » ; nous sommes dedans, il est notre extérieur ; nous sommes en lui comme le jaune est dans l'œuf, dans un rapport de contenu à contenant. Arne Naess nous invitait à substituer une pensée relationnelle au modèle du contenu/contenant. Nous ne vivons pas « dans » un certain environnement : nous sommes un ensemble de relations, qui nous constituent en même temps qu'elles constituent notre environnement. » (14).

Cette interconnexion n'est souvent pas considérée au sein même des discours environnementalistes, qui promeuvent des zones de « réserves » où la nature serait protégée d'un homme perçu uniquement comme dominant, même malgré lui, et causant donc irrémédiablement des ravages!

A y regarder de près, il semble pourtant inévitable de nier d'une part l'interaction quotidienne entre l'humain et le non-humain et d'une autre part l'apport culturel de celui-ci dans la vie humaine, codifiant les saisons et ses mœurs, relais sensoriel entre l'humain et le monde, matière première pour les inventions humaines.

Pourquoi alors ce vide quant à l'appréhension technique et conceptuelle de ces relations ? Pourquoi malgré l'évidente interrelation de l'humain à son milieu les propositions du design ne s'ancrent rarement dans ce « tissu » ? Ne pensent-ils peu la collaboration, rarement la localité, vaguement le système ?

Nous avons donc entrepris de chercher quels étaient les éléments bloquant la vue, empêchant le langage et l'appréhension de ces perspectives symbiotiques.

14 Walentowitz, Saskia, Citton, Yves. Ibid.

Construction d'une société hors-sol.

« Lorsque l'ethnologue explique à ses informateurs qu'ils ne peuvent séparer la nature et la représentation sociale qu'ils s'en donnent, ceux-ci sont scandalisés ou ne la comprennent pas. Notre ethnologue voit justement dans cette fureur et cette incompréhension la preuve même de l'obsession moderne. Le monisme dans lequel elle vit maintenant -les humains sont pour toujours mêlés aux non-humains- leur est intolérable. Pour des raisons sociales, conclut notre ethnologue, ils ont besoin d'une attitude dualiste. » (15).

La figure de l'ethnologue analysant la société comme un tout, permet à Bruno Latour de mettre en relief, ce que nous, Occidentaux, ne questionnons pas : notre propre organisation avec le vivant, que nous imaginons être évidente, universelle. Cette invisibilisation de nos rapports avec ce que nous nommons « la Nature », vue par d'autres peuples ou par un compatriote rigoureux analyste serait perçue comme une construction conceptuelle servant des raisons sociales.

Cette absence de qualification ou de prise en compte des interrelations par les disciplines de l'aménagement que nous avons constatées serait dès lors aussi incluse dans cette construction. Mais quelles raisons sociales sert-elle ? Sur quelle conception de la nature se construit-elle ?

Une cosmogonie moderne

Pour cette enquête, nous chercherons l'appui et le regard de l'anthropologie, de l'histoire et de la sociologie, pour comprendre sur quelles conceptions et pratiques des écosystèmes vivants design, ingénierie et architecture se basent.

Pour Philippe Descola comme pour Bruno Latour, l'histoire de la nature est construite comme « un dispositif

15 Latour Bruno. *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*. Paris : La Découverte : 1991. p.139.

ontologique d'un genre particulier servant d'assise à la cosmogénèse des Modernes »(16) qui se construit dès l'Antiquité. Par exemple, lorsqu'Aristote décrit les animaux et plantes par leur fonctions et types de mobilités, il les décontextualise. L'animal, la plante ne sont plus part d'un tout, mais sont un type d'objet. Plus tard, les écrits de Platon séparant le corps de l'âme et jugeant celle-ci spirituellement supérieure, indépendante du corps, source seule de la connaissance intellectuelle isole les humains du reste de leur environnement. Pour Eric Baratay, historien spécialiste des relations entre les humains et les animaux, la conception hiérarchisante de la nature dans la religion chrétienne est la conséquence de circonstances historiques et politiques et non pas aussi intrinsèque à la religion qu'il pourrait sembler. Par exemple, pour les premiers chrétiens dans l'Empire romain, en concurrence avec d'autres religions orientales souvent zoomorphes (religions égyptiennes, culte de la fécondité de Mithra...) l'anthropocentrisme fut un moyen de combattre le panthéisme ou le totémisme en faisant de l'homme le direct interlocuteur de Dieu. La thèse de Baratay est que cette séparation est un fait socio-politique «(...) le fruit d'une répression des lectures contraires des peuples convertis, des hérétiques (tels que les cathares croyant à la métempsycose, c'est à dire le passage de l'âme de corps en corps et parfois de l'homme à l'animal), de chrétiens (...). ».

Décrire l'incidence précise de ces philosophies et de cette religion en Occident nous éloigneraient de notre propos. Nous proposons ici une ellipse jusqu'au 17e siècle, à l'époque des Lumières où nous trouveront ces idées appliquées et augmentées aux questions du progrès technique et social.

La querelle d'Hobbes et Boyle, notamment, sert à Bruno Latour pour synthétiser les bases moderne de cette séparation. sert Thomas Hobbes, philosophe et fondateur des sciences politiques, et Robert Boyle, physicien et chimiste se disputent autour des rapports entre science et politique, définissant par leurs échanges et arguments la nature comme un objet de science, et l'humanité comme sujet. La nature, ce sont « les choses en soi ». L'ensemble de ces objets constitue « une multitude muette et matérielle »

16 Descola, Philippe. *Par delà Nature et Culture*. Paris :Gallimard, coll. *Folio essais* : 2015 p.98.

qui ne peut être représentée que par des scientifiques. Les humains sont, eux, des sujets de droits et forment une société. Ce sont « les Hommes entre eux ». Ils sont représentés par les politiques (17).

Notant que dans la Constitution, définissant les droits et devoirs du citoyen et de l'Etat, le non-humain n'est jamais abordé, Latour conclut que c'est justement par cette absence que se définit en France ce qu'est le non-humain, quelles sont ses propriétés et relations avec l'humain, quelles sont ses groupes, ses compétences. S'ils ne sont pas cités, c'est qu'ils n'y existent pas et que le monde humain se définit sans eux.

L'époque des Lumières, par ses pensées autant philosophiques que pratiques dessinent une idée du progrès, du fonctionnement des choses, de l'univers (une cosmogonie, en somme) qui est chez Latour un socle de la pensée de la Modernité, une catégorisation idéologique sur laquelle se base encore aujourd'hui l'Occident.

De l'ingénieur au designer

Cette philosophie et politique a une conséquence directe sur la façon dont le territoire sera aménagé, et dans ce territoire, les humains, leurs pratiques, leurs modes de vie, leurs croyances.

Édité par les presses de l'école Nationale des Ponts et Chaussées, le livre *De l'espace au territoire, l'aménagement en France XVIe-XXe siècle* retrace les lignes directrices de l'aménagement de ce qui deviendra « le territoire national » et est nécessaire ici pour comprendre de quelle façon a été défini notre rapport au non-humain dans nos paysages les plus quotidiens : quartiers, villes, infrastructures... Le rôle de l'ingénieur y préfigure la tâche du designer en tant que spécialiste de la technique appliquée aux usages humains au sein de la société.

Ainsi, du 17e siècle, où commence cette étude, jusqu'au début du 20e siècle, les populations habitant la France, de par la diversité de leurs cultures, leur paysage, leur isolement dans l'immensité du pays, n'ont qu'une notion

17 Latour Bruno. *Ibid*.

très vague de ce qu'est la nation Française. Le travail des administrateurs de ce pays, rois, empereurs, République, sera donc, par le biais des aménagements et de rationalisation juridique et administrative de tenter d'unifier, maîtriser ce territoire.

Cette maîtrise est d'abord économique et culturelle : il s'agit d'administrer les gens et ressources de ce territoire défini comme pays. Un des premiers gestes de cet aménagement sera la cartographie, afin de rendre visible et lisible les données de ce pays demeurant épais et mystérieux à ses responsables politiques. Ces données ne sont pas sensibles ou culturelles, il n'est pas question ici d'inventer l'anthropologie : ce sont des données géographiques et économiques. La diversité des espèces présentes considérées ressources à disposition, tout comme ses pôles de croissance démographique, les forêts, montagnes, marais étant pris en compte en tant que distances et obstacles définissant les dynamiques futures de ce royaume, tel le Massif Central, éternel frein à la communication Nord-Sud du pays (p.28).

Au tout début du 19e siècle, les traités naturalistes du Buffon, d'Humboldt et de Linné explorant faune et flore par une catégorisation, typologie finalement héritière des travaux d'Aristote contribuent à définir et lier nature et territoire comme objet de science (p.30-33). Cette conception rend corrélative études scientifiques et aménagements, les études de l'un déterminant les applications de l'autre et réciproquement.

Il est à noter que cette objectification scientifique se mettant efficacement en place en ce début de siècle est un mode de communication et de considération des animaux, insectes, arbres, rochers au même titre que d'autres peuples pratiquent des accords mutuels ou rituels avec le non-humain ou le chamanisme.

Par ailleurs, au même titre que le chamane a une place morale et décisive dans la communauté, les ingénieurs ne sont pas des applicateurs passifs des directives : « ils s'identifient volontiers à des juges chargés de statuer sur le bonheur de leurs semblables grâce à l'impartialité de

leur jugement, mais aussi par la bonté profonde qui les anime »(18).

L'ingénieur est alors un guide vers le progrès pour la société, ses outils des modes de pouvoir et de discussion avec les forces non-humaines.

Parmi ces outils, la cartographie, cette connaissance d'un royaume désormais presque sans mystères permettra d'établir le tracé des premières routes nationales. Il ne s'agit pas d'enquêter sur les routes et chemins utilisés par les habitants pour relier une région à une autre mais de désenclaver le territoire : tracer par triangulation, des itinéraires pour rallier les lieux importants pour les intérêts du royaume. Ces routes seront rarement bien vues par les populations, puisque reposant sur leur travail forcé, dit « impôt en nature » ainsi que leur expropriation s'il advenait que leurs habitations contrarient le tracé de ces routes.

Sur le tableau de Joseph Vernet, *Construction d'un Grand Chemin*, de 1738, est ainsi représentée la construction de ce chemin, de ses concepteurs, au centre, dont le chef des travaux tenant une toise pour vérifier les mesures, aux paysans exécutant le travail, et jusqu'à indiquer sur la borne ornée d'une fleur de lys, les kilomètres reliant Paris à ce village de montagne (p.34). Plus qu'une illustration des travaux, Vernet offre une métaphore des hommes capables de déjouer même les topographies les plus mouvementées et triompher de la nature par les sciences et l'ingénierie, représentées par les concepteurs comme par les échafaudages techniques à l'arrière-plan.

Dans ce même 17e siècle, afin de faciliter la gestion des biens et la gouvernances des divers territoires, les guildes, corporations et autres organisations s'occupant de la gestion locale du commerce, mais aussi de l'agriculture, des fleuves, lacs, forêts, se verront retirées ce que le livre définit comme des privilèges, ou seront dissoutes au profit d'une administration centralisée depuis Paris et les chef-lieux locaux. L'utilité de ces organisations ne seront étudiées que bien plus tard, révélées notamment par la prix Nobel d'économie Elinor Ostrom pour son livre *Gouverner les Communs*, en 2009.

18 Desportes, Marc, Picon, Antoine. *De l'espace au territoire, l'aménagement en France XVIe-XXe siècle*. Paris : Presses de l'école nationale des Ponts et Chaussée : 1997. p. 45.

Alors que le pays est très faiblement urbanisé et que la majorité de la population vit de la paysannerie, donc d'une pratique quotidienne de la nature, celle-ci semble être quelque chose de lointain et de régulièrement cité par les aménageurs et les élites comme « inexploré » et effrayant. Au 17^e siècle, sans la description cartographique, le pays serait à leurs yeux une immense entité inconnue. Et malgré cette forme d'explication du territoire, les espaces « sauvages » sont perçus par eux comme des « déserts périphériques », les hautes montagnes suscitent leur effroi plus que l'admiration et leur contemplation apportent à ces hommes des leçons d'humilité « comme devant les desseins impénétrables de la Providence » (19).

C'est aux alentours de 1787 que la nature acquiert un autre statut que celui mêlant science et considérations morales religieuses. Cette année est celle de « l'exploration des Pyrénées » et d'une des premières ascensions du Mont Blanc. Les hommes sont alors confirmés dans leurs études : déjà soumise aux aménagements royaux, la nature, même la plus rude peut être escaladée, conquise avec force d'habileté et de savoir faire. Les « élites éclairées de l'époque » changent de métaphore : la force terrifiante, quasi-divine des sommets désert est désormais une puissance fluide, dynamique, productive, qu'il s'agit d'entraver le moins possible.

C'est un bouleversement conceptuel et un changement de paradigme pour les aménageurs, économistes et philosophes venant confirmer la physiocratie, école de pensée économique, dans ses théories. Cette nature comme force dynamique et productive est à l'image d'une économie forte comme un fleuve, flux pouvant être assimilé aux dynamiques commerciales, puissant comme le voudrait l'être l'état lorsqu'il est chargé par torrents d'eau-biens commercables en traversant les territoires et venant par sa force à bout des autres obstacles naturels. Pour les physiocrates, il ne fait aucun doute qu'il existe un ordre naturel et que c'est aux économistes qu'il incombe de le révéler.

La nature est ici prise en considération dans une forme

19 Desportes, Marc, Picon, Antoine. Ibid. p.33.

de synthèse abstraite de ses systèmes. L'ontologie de la nature occidentale se complète : à la démarche naturaliste s'appose la symbolique de la force et de la productivité, inscrivant dans les lois naturelles des principes pionniers de l'économie libérale. Celle-ci peut alors être conceptualisée comme force unique et universelle animant la Création, l'absolvant donc de critiques et justifiant son hégémonie sur d'autres formes d'économies, plus pertinente et efficace puisque « naturelle ». Par exemple, selon les physiocrates, seule l'agriculture permet de dégager un produit net, un surplus qui permettrait un progrès économique, puisque issue de cette matrice naturelle illimitée. Il faut donc laisser les hommes faire, laisser passer les marchandises et ne jamais essayer d'endiguer cette économie basée sur l'accroissement de la richesse due à l'accroissement des ressources agricoles conçues comme infinies.

Nous savons aujourd'hui que ces ressources ne sont pas infinies et qu'une telle pensée ont encouragé des logiques productiviste aujourd'hui cause de stérilité des sols, de déclin des espèces : tout l'inverse d'une matrice d'une générosité infinie. Dès lors, les écosystèmes deviennent des « ressources naturelles », matières premières pour la consommation. La nature n'est plus pratiquée ou utilisée mais usée.

L'essor de l'ingénierie hydraulique, ou de nivellement de terrain permet de façonner le paysage de cette France Nouvelle. L'essor de l'industrie et de la mécanique permettra « d'émanciper l'art de l'ingénieur des contraintes locales » au 18^e puis au 19^e siècle: c'est à dire des matériaux locaux et des ressources disponibles, de la nature des sols, de la topographie pour construire, fortifier ou améliorer les infrastructures (p.36).

Par nécessité étatique les cultures se trouvant sur le territoire français sont donc lissées. Il n'est pas question de les faire disparaître, mais de les faire fonctionner ensemble et de créer un pouvoir central fort. Les ressources (forêts, lacs, rivières, roches) ne sont plus gérées localement mais par ce pouvoir central qui agit non pas dans les intérêts uniques de la localité mais au nom d'un état entier.

Si l'exemple peut sembler de prime abord incongru, l'essor des stations balnéaires à la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle illustre comment cette conception des choses et cette économie s'adapte à des thématiques nouvelles. A cette époque, certaines régions restent rurales, d'autres connaissent les pleines transformations des mœurs portées par l'industrialisation, causant de grandes disparités régionales. La construction des stations balnéaires paraît alors une façon de tirer parti de ces zones isolées, de les mettre en valeur et de les connecter au reste du territoire. Cette mise en valeur ne concerne à cette époque pré-congés payés que la haute-bourgeoisie qui vient y puiser loisir, cure de santé ou encore inspiration artistique. Les marais sont asséchés, certaines forêts réaménagées et une « frénésie d'aménagement des côtes » (20) s'exprime dans le développement parallèle des lignes de chemin de fer et des stations balnéaires, telles qu'à Cabourg, Dieppe ou Deauville. S'y construisent villas et hôtels dont les emplacements et architectures valorisent la vue sur le front de mer. Les terrasses se peuplent de mobilier dédiés à la récréation : c'est en 23 que Mallet-Stevens dessine les chaises longues de la villa Noailles (p.38).

Tout est dédié au confort et complété par des dispositifs de récréation et la sociabilisation. On peut voir sur les photos prises dans les années 20 à Saint-Michel, station balnéaire du nord du Finistère, l'immense hôtel face à la baie et sa piste d'aviation tranchant sur le paysage d'un littoral dont l'économie modeste dépendait jusqu'ici de la pêche et des fermes (p.40).

C. Michael Hall, chercheur en marketing, invité au séminaire « Naturalité et Tourisme » à l'Université d'Islande, établit un lien direct entre l'établissement du premiers parc naturel, celui de Yellowstone, aux États-Unis, censé protéger la nature des hommes et donc en conserver la valeur esthétique, et celui du chemin de fer. La mystification d'un paysage pensé comme « sauvage » (21) et pittoresque sert à rentabiliser par le tourisme des espaces incultivables. Sur les publicités promouvant ces parcs, on trouve toujours non loin de l'illustration d'un grandiose monument naturel une voiture, des rails, une distance ou une durée de train, ou

20 Desportes, Marc, Picon, Antoine. Ibid. P70.

tout simplement le nom de la compagnie de chemin de fer avoisinante (p.42).

En France, la valorisation immobilière du littoral pose sensiblement les mêmes questions, permettant l'accroissement des ressources économiques dans des zones lointaines ne permettant pas forcément l'agriculture. On retrouve sur les affiches vantant ces stations balnéaires une nature fantasmée dédiée aux activités de récréation : sur une affiche du chemin de fer du Nord vantant les mérites de Criel-Plage, on lit « Rêve de Plage » « Chasse-Pêche » « Golf-Tennis ». Y est associé un petit plan des lignes de voies ferrées depuis Paris (p.44). L'architecture des hôtels et le design de leur mobilier, le graphisme des affiches construisent le récit et le fantasme des vacances à la plage en fabriquant le cadre de lieux paradisiaques dédiés au jeu et à la récréation, d'une nature esthétique où l'on jouit du paysage sans travailler.

L'architecture et le design joue déjà un rôle important dans ce monde nouvellement industrialisé. Mais c'est avec l'essor du mouvement Moderne que l'ingénieur, le designer et l'architecte peuvent être vus, côte à côte comme des aménageurs de modes de vies dont les disciplines sont fondées par une même filiation historique et philosophique et donc une même appréhension du vivant.

Au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale, la reconstruction du pays nécessite les premiers véritables plans d'aménagement du territoire national il ne s'agit plus d'agencer une ville, ou une région, mais le territoire français dans son intégralité, s'appuyant sur les bases déjà édifiées avant guerre par divers mouvements et institutions artistiques dont nous ne nommerons ici que le Bauhaus, l'Union des Artistes Modernes, la revue L'Esprit Nouveau, et surtout Le Congrès Internationaux d'Architecture Moderne à Athènes. En 1933, le CIAM est consacré à la ville fonctionnelle, préconisant un découpage de la ville selon ses fonctions principales : la circulation, le travail, le loisir. Les plans d'aménagements proposés s'affranchissent

21 Même si cela n'est pas le propos principal ici, nous tenons à rappeler que ces espaces sauvages n'en étaient pas, habités entre autres par les peuples Crow, Blackfeet, Shoshone et Bannock dont les activités de chasse, d'agriculture, d'habitations contribuaient à la régulation de la faune et flore avant que la sanctuarisation de ces espaces ne les en exclue.

des contraintes du territoire en s'inspirant du fonctionnement des usines, celles-ci connaissant à l'époque un succès fulgurant dans le domaine politique. La ville est donc perçue comme « une usine à circuler, à éduquer, habiter, se promener » : il s'agit d'optimiser son agencement dans une zone délimitée.

C'est par exemple le cas de Mourenx, une des premières villes nouvelles de France conçue pour loger les ouvriers travaillant à l'exploitation du gisement de gaz et de pétrole de Lacq, dans le Béarn. Les habitations y sont organisées en tour et incluses dans des systèmes d'îlots clos, chacun étant doté d'une école, d'un parc et de commerces, soit des pôles d'habitation, de service public, de récréation gravitant autour du lieu de travail qu'est l'usine de Lacq (p.46).

C'est peut-être ici que s'opère une fusion entre l'ingénierie et ce qu'on nomme toujours aujourd'hui les arts appliqués. « Esthétique de l'ingénieur et architecture, deux choses solidaires, consécutives » écrit Le Corbusier dans *Vers Une Architecture* développant plus loin « L'ingénieur, inspiré par la loi d'économie et conduit par le calcul, nous met en accord avec les lois de l'univers. Il atteint l'harmonie. L'architecte, par l'ordonnance des formes, réalise un ordre qui est une pure création de son esprit. ». De l'ingénieur « chargé de statuer sur le bonheur de ses semblables grâce à l'impartialité de son jugement, mais aussi par la bonté profonde qui l'anime » à l'architecte et designer modernisateur, le discours ne souffre pas l'ellipse.

Notons que la nature est très présente dans les écrits du Corbusier, toujours liée à la notion d'économie, l'union de ces deux concepts créant alors le Bien et le progrès. Le Corbusier justifie comme le faisaient les économistes des Lumières, que c'est de l'observation de la nature que découlent science et économie, dont l'application en design et en architecture créée en toute logique une radicale beauté, pureté, perfection des formes et donc des usages humains. « Les créations de la technique machiniste sont des organismes tendant à la pureté et subissant les mêmes règles évolutives que les objets de nature qui suscitent notre admiration » écrit-il. Les objets de nature cités ici relèvent plus de la pureté des lois physiques (force de fonctionnement des machines, équilibre des matériaux permettant à un

paquebot de naviguer...) que de l'observation des animaux, du végétal ou des minéraux : la nature est une organisation belle et équilibrée du monde, non dénuée d'une forme de spiritualité sous la forme de l'absolu de la perfection logique et technique. Le végétal, justement « objet de nature » obéit dans l'aménagement des villes aux lois de ce qui a donc été déclaré comme nature.

Lefebvre note sur Mourenx : « Ici les objets portent leur titre à l'existence sociale : leur fonction. Chaque objet sert et le dit. Sa fonction est bien distincte et bien à lui. Dans le meilleur des cas, lorsque la ville nouvelle sera achevée et réussie, tout y sera fonctionnel, et chaque objet y aura une fonction propre : la sienne. Cette fonction, chaque objet l'indique, la signifie, la crie aux alentours. Il se répète sans fin. » (22). Le végétal lui-même est à la fois fonctionnel et signalétique. Les arbres, généralement d'une à deux espèces, sont plantés en rideaux. Ce type de plantation permet de séparer les habitations, cache les usines : la végétation complète le plan du bâti : ce sont les alignements de platanes, et de marronniers d'Inde, les arbres fruitiers étant évités en prévoyance du fait que leurs branches seront cassées par les habitants qui en prendront les fruits. Parfois sont utilisées les caractéristiques des espèces pour ajouter des fonctions à ce complément architectural planté. C'est le cas du pyracantha, buissons denses et épineux souvent utilisés en haies devant les entrées d'immeubles, afin de dissuader enfants, sans-abris, chiens et autres habitants non-souhaités de s'approcher de trop près des bâtiments (p.48-51).

Une façon de « dire avec les fleurs » ce qu'on aurait pu faire avec un mur ou une grille, le charme en moins. On note également des espaces paysagés : parc, plate-bandes, ornements de rond-points, allées plantées. Il faudrait citer toute l'étude d'*Une approche ethnobotanique des banlieues* pour analyser les significations, parfois inconscientes des espèces plantées. Nous ne citerons qu'un commentaire général de ces espaces : « Il s'ensuit une dilution, un compartimentage du bâti et de la mise en scène d'une nature qui devrait être parfaitement maîtrisée, avec un large recours aux pelouses et aux essences exotiques (...) destinée au plaisir esthétique des urbains coupés de la

22 Lefebvre, Henri. *Septième Prélude : Notes sur la ville nouvelle, avril 1960*, <https://laboratoireurbanismeinsurrectionnel.blogspot.fr/2013/10/lefebvre-mourenx-ville-nouvelle.html>.

campagne et non plus à l'usage des exodants ruraux. » (23).

C'est donc un végétal-objet ou un végétal-scénographie qui peuple ces villes fraîchement construites. Ils répondent la plupart du temps à une demande qui les a fait être plantés dans un lieu précis : objectif de cloisonnement de l'espace ou pédagogique : « des sentiers-nature sont créés afin de montrer ce à quoi ressemblent les arbres de nos forêts, (et des forêts du monde entier car les espèces et cultivars sont loin d'être en majorité locaux), permettre de les reconnaître éventuellement. » (24).

La conception du non-humain vivant a-t-elle évolué depuis ces projets des années 60 ? Les crises économiques et écologiques, dont les marées noires, l'implantation des centrales nucléaires, le premier choc pétrolier, ont certes imprimé dans les mémoires et consciences que la nature a désormais besoin de notre protection : c'est l'image de l'ours polaire affamé à la dérive, des animaux piégés jusqu'à l'agonie dans les flaques de pétrole en mer, de la déforestation de l'Amazonie.

Considérés car agonisants, les écosystèmes sont toujours traités avec distance : ils sont protégés dans des parcs naturels, par des taxes environnementales ou les bateaux de Greenpeace, épargnés par un design qui s'efforce d'utiliser moins de matériaux pouvant lui nuire. Ils font toujours partie d'un paysage que les humains voient, qu'ils commentent, traversent, mais avec lequel il n'est jamais question interrelations.

Des premières routes tracées jusqu'à l'aménagement des villes nouvelles et l'avènement de l'éco-design la nature est un territoire donné pouvant être administré (de façon écologique ou non) pour le progrès de la société. Au chapitre « Dynamiques actuelles » on peut lire que suite aux logiques d'aménagement et de dynamisation du territoire que « Si le paysage offre aujourd'hui une alternative pour l'aménagement du territoire, il faut bien reconnaître que cette approche est bien éloignée de la conversation à voix basse qu'entretenait le paysan avec la terre. Le paysage dont il s'agit est propre à notre époque original mais non original, motivé par nos angoisses écologiques et modelé

23 Luxereau Anne. *Une approche ethnobotanique des banlieues*. In: Journal des anthropologues, n°49, Automne 1992. Au-delà des périphériques, sous la direction de Olivier Masclat et Monique Sélim. pp. 49-57.

24 Luxereau Anne. Ibid.

par nos moyens de mise en scène » (25).

Si l'on connaît pour les avoir précédemment cités les impacts sur la biodiversité de ce que ce « paysage original mais non originel » a produit, il est aussi à noter que ce parcours historique ne mentionne jamais un quelconque coopération, adaptation, hybridation des savoir-faire vernaculaires à leur modernisation. L'ensemble des données collectées sur la nature du territoire est considéré comme autant d'entités séparées du système global auquel elles appartiennent. Le non-humain n'a pas d'âme, ni de symbolique, ni d'influence psychologique ou spirituelle sur l'humain.

L'anthropologue Tim Ingold décrit ce déni de réalité ainsi : « La modernité nous a conditionnés à penser en termes de dedans et de dehors, d'espaces à isoler puis à connecter, de lieux à occuper et d'objets techniques à produire. Individus, maisons, nations : nous concevons les êtres comme limités par des membranes séparant un intérieur d'un extérieur. C'est seulement dans un second temps que nous envisageons (parfois) de reconnecter un être avec tel ou tel aspect particulier de son « environnement » (26).

Ce rapport au vivant est une construction conceptuelle, dont la pérennité est le fruit d'enjeux sociaux-politiques précis : nécessité d'unification du territoire, polarisation de celui-ci, implantation du libéralisme économique, reconstruction après-guerre.

Cette philosophie influence directement l'aménagement des espaces d'habitations, créant un cadre de vie pour les habitants où la nature est effectivement séparée de l'humain par l'architecture, le design ou l'urbanisme. L'habitant grandissant ou étant habitué à cet environnement n'ayant donc que rarement des interactions avec le non-humain et celles-ci étant souvent fonctionnelle ou esthétique (positionnement stratégique d'un pot de fleur empêchant des voitures de se garer, bosquets fleuris) la nature n'est en effet pratiquée que comme objet disposé par l'homme : la séparation de la nature et de la société a été effectuée, est désormais une évidence dans nos modes de vies, que Tim Ingold décrit : « Pour nous faciliter la tâche, nous inventons des objets techniques : une voiture, un TGV, un avion, mais aussi un téléphone, si possible portable pour

25 Desportes, Marc, Picon, Antoine. P112.

26 Walentowitz, Saskia, Citton Yves. Ibid.

nous détacher complètement de tout lieu concret. Et nous nous empressons de considérer ces divers gadgets comme autant d'« objets » que nous avons « produits », en leur donnant une existence autonome, hors-sol, séparée de nous et de leur environnement. » (27). La société hors-sol est née, a grandi et abouti.

Pourtant la disparition massive des espèces, la destruction des entités naturelles-ressources et l'échec de cette idéologie à prévenir et agir en conséquence démontre une faille dans cet usage de la nature. C'est une faille dans cette logique et raison proclamée universelle, dans ces forces naturelles pures à la productivité infinie.

Par cette faille, nous entrevoyons un autre problème : ne manque-t'il pas un point de vue à ces conceptions philosophiques et ces grands travaux ? Dans toutes ces lectures, grammaticalement, le sujet est « La France », « l'Occident », « on », « le peuple ». Lorsqu'y est expliqué que les espaces « sauvages » français du 18^e siècle sont inexplorés, la tournure est passive : il n'est pas précisé par qui. Pourtant ces « déserts périphériques » étaient peuplés et parfois même depuis la préhistoire (28). Où est cette population ?

Selon ce point de vue, elle semble faire partie, au même titre que les forêts, de ce monde sauvage, ou au même titre que le pétrole de Lacq, des ressources, et s'administre souvent concomitamment.

La population restée rurale était pourtant encore majoritaire en France jusque dans les années 40 voire 50, soit il y a moins d'un siècle. On a pu voir qu'avant la seconde Guerre Mondiale, les aménagements ne concernaient que des fragments du territoire : comment vivaient ceux qui habitaient en dehors de ces fragments ? Quelles étaient ces sociétés périphériques dont les récits brillent par leur absence dans ces questions d'aménagement nationaux ?

27 Walentowitz, Saskia, Citton Yves. Ibid.

28 On trouve par exemple sur les hauts plateaux du Vercors culminant jusqu'à 2 341 mètres des traces de présence préhistorique : gisement de silex, grottes ornées. Le peuple celte des *vertacomacorii* y résidant donnera son nom au massif, les Romains y établiront les bases d'une viticulture encore active. Le pâturage sur les plaines les plus hautes y est millénaire et toujours pratiqué.

Ontologies non-modernes

Bâtir et fabriquer

Ces populations rurales, quoi qu'isolées des pôles commerciaux, habitaient des campagnes extrêmement peuplées. La très grande diversité de peuples, des paysages et de leurs pratiques, chacune évoluant différemment au gré de l'histoire nous oblige ici à nous baser sur des témoignages de diverses régions au début du 19^e siècle jusqu'au prémices de la Deuxième Guerre Mondiale. Cette période est celle des derniers instants d'une ruralité majoritaire, active et peuplée avant sa modernisation. Œuvres populaires disparates, non unies par des textes directifs comme a pu l'être l'aménagement institutionnel, les aménagements et pratiques constitueront le fil de notre analyse pour en déduire les conceptions sociales.

Tiré d'une expérience empirique de l'environnement, croisant une étude des matériaux disponibles aux contraintes climatiques locales, l'architecture vernaculaire se fonde sur une économie de moyens recherchant la durabilité pour permettre aux habitations de perdurer. La construction d'un village sur-utilisant les ressources alentours ne permettrait pas à ce village de perdurer dans le temps, et serait donc un contre-sens : comment s'installer dans un environnement déjà épuisé ?

L'auteure prendra ici l'exemple d'un territoire longtemps arpenté pour en connaître quelques histoires et pratiques : celui de son département natal, la Drôme et le massif du Vercors, à la fois pont et frontière culturelle et géographique avec l'Isère et les Alpes voisines (p.54-59).

On verra ainsi dans la Drôme des Collines et les Terres Froides des maisons en galets roulés, récupérés lors de l'épierrement des champs nécessité par la culture d'un jardin vivrier. Ces galets sont issus du passage de l'Isère descendant des glaciers alpins jusque dans la plaine.

Des aménagements troglodytes peuvent être trouvés, les collines étant constituées de molasse, une pierre extrêmement friable créant facilement des grottes. La fraîcheur de ces grottes aménagées sert régulièrement de cave, notamment pour la production viticole, et plus rarement d'habitation.

Dans les hauteurs du Vercors, les fermes se font individuelles, se protègent du froid par des murs épais et des toits très anguleux pour supporter le poids de la neige. Ces toits sont faits de lauzes issues de l'exploitation de la roche calcaire dont est faite la montagne, dont la particularité est de se fracturer en long morceaux plats pouvant servir de tuiles. Lorsque ces lauzes ne sont pas disponibles, les toits sont faits de chaume.

En contre-bas des plateaux, à l'entrée des gorges, le village de Pont-en-Royans est fait de maisons suspendues s'appuyant sur les reliefs des falaises pour surplomber la rivière. Au sud du massif, dans le Diois, les toits sont fait de tuiles et ornés de génoises à la façon provençale. La question de l'exposition au soleil y est primordiale, s'illustrant par exemple dans le fait que les rues des villages soient étroites pour que l'ombre des bâtiments en garde la fraîcheur l'été.

Cette diversité non-exhaustive d'habitats s'exprime à l'échelle d'un seul massif montagneux selon son altitude, son exposition, sa géographie, sa faune et flore. Les exemples sont chacun séparés de quelques dizaines de kilomètres et appartiennent au même département, témoignant d'une adaptation extrême aux ressources, pouvant varier d'un kilomètre à l'autre selon la composition des sols, la végétation disponible, le climat ou l'altitude.

Autour de ce bâti sont organisés les cultures et élevages dont dépendent les habitants pour se nourrir et se vêtir au fil des saisons. Les modes de cultures pré-modernes n'adaptent pas les graines et les sols à leurs besoins, mais adaptent leurs besoins à ce qui est disponible. Dès lors, chaque saison est associé à un type de culture obligatoirement différent car dépendant des conditions climatiques. C'est donc un type de travail du sol particulier, des habits et un usage de l'habitat s'adaptant à ce travail et aux

conditions météorologiques, une cuisine s'inventant sur les denrées disponibles. Le musée de Grenoble renseigne sur les modes de vie dans les Alpes et pré-Alpes. En hiver, le bétail était rentré dans la maison afin que la chaleur animale contribue à la chauffer. Le pain était cuit collectivement une fois par mois, et dans un souci d'économie des stocks de blé et donc de farine, les habitants fabriquaient des râpes à pain permettant de cuisiner les miettes une fois le pain devenu sec (p.60). En été, afin de rester toujours au plus près des troupeaux lors de la transhumance puis du pâturage, les bergers se confectionnaient des cabanes-luges, habitat nomade pouvant se transporter sans trop d'efforts en se laissant glisser le long des pentes. L'été, les buissons de lavande sauvage coupés et leurs branches tressées en un fuseau, autant décoratif qu'hygiénique, se servant des propriétés de la lavande pour purifier et désinfecter l'air et le linge dans les placards (p.62).

Faute d'autre moyens de subsistances, ces économies visent à l'autosuffisance. La culture de la terre et la connaissance du vivant n'est qu'un maillon de cette économie, qui engendre toute une chaîne de pratiques. Par exemple, pour créer un potager, il faut des semences, de quoi les stocker, puis en faire des semis et les abriter, les arroser, de quoi retourner la terre et la protéger du gel ou de la sécheresse. Chacune de ces étapes nécessite des objets, outils ou espaces qu'il faut construire avec ruse car les ressources sont rares. Les objets sont fabriqués à la main, à partir de ressources disponibles en étant durables, nécessitant donc de s'accorder avec ce qui est disponible. Faire tout avec peu implique une véritable pensée du recyclage, du rien-gâcher, et du faire-avec et une connaissance aigüe des modes de constructions, qu'ils soient d'espaces ou d'objets.

Au fur et à mesure l'industrialisation, une partie de ces populations migre vers les villes où on demande de la main d'œuvre aux usines. Anne Luxereau détaille dans son enquête ethnobotanique des banlieues que les premières maisons des quartiers ouvriers autour de Paris témoignaient de l'héritage de l'exode rural : elles étaient auto-construites

et laissent toujours place à un potager comme complément de subsistance aux revenus du foyer. C'est par exemple le cas à Sinceny, petite ville dans l'Oise liée au pôle industriel de Chauny, où une équipe d'ethnologues, ethnologues, écologues et architectes ont pu recenser dans un quartier résidentiel ancien un grand nombre de systèmes visant à l'autosuffisance alimentaire : raccords de gouttières pour capter l'eau de pluie, poulaillers en meubles récupérés, bac à hamster utilisé pour les semis... (p.64).

« La production alimentaire « maison » fait exister des systèmes vernaculaires d'acheminement de l'eau des abris autoconstruits pour les outils, les semences, les pommes de terre, les poulaillers, les bacs à compost, autant de petits lieux qui requièrent un savoir particulier pour s'arranger avec rien. » (29).

Pas besoin d'acheter quoique ce soit : le prêt et de l'échange entre voisins assure une unité au quartier et des moyens de mener une vie confortable et agréable, une belle vie par ses propres moyens et au fil des saisons.

Ces habitats, cultures et bricolages ne pourraient exister sans une observation précise des phénomènes naturels, permettant d'y trouver au mieux et le plus durablement de quoi vivre confortablement. Ce calquage des activités humaines sur celle des autres entités naturelles produit des réflexes, habitudes et rites. Dans une enquête ethnobotanique sur les usages des plantes en Basse-Bretagne *Métaphores et Métamorphoses du temps en Basse-Bretagne*, Martin de la Soudière recense nombre de comportements, de réflexes qu'il nomme « phénoménologie populaire » où l'humain définit son mode de vie par une observation naturaliste des cycles des végétaux.

Par exemple, les frondaisons de fougère-aigles sortant de terre déterminent la meilleure période de semis des premières pommes de terre. Il faut donc savoir ce qu'est une fougère-aigle, en quoi elle indique l'état des sols, savoir à quoi elle ressemble au moment où elle sort de terre, où l'observer et quand l'attendre. Toute une organisation des cultures végétales humaines s'ajustant de façon quasi-symbiotique à l'observation et la connaissance de la végétation sauvage.

29 Mariolle Béatrice, Lizet Bernadette et. al. *L'architecture, l'habitant et la nature : comment construire la connivence ?* In Les Carnets du Paysage n°29 « Les Déchets ». Arles : Actes Sud:2016.

Ces habitudes si fortes deviennent parfois des dictons ou des proverbes, De la Soudière relevant que l'observation de la floraison de l'aubépine au tout début du printemps est utilisée comme tel pour annoncer la fin de l'hiver, au même titre que le retour des hirondelles.

La lecture des signes produits par le vivant et ses pratiques est sont des éléments signifiants de la vie quotidienne, connus et attendu de tous. Le travail, la nourriture et les activités se déterminent en grande partie par la connaissance précise des écosystèmes et leurs fonctionnement.

Cycles humain, animaux et végétaux s'accordent alors en interdépendance. « Traitement de l'infortune, calendrier, prédestination, comptabilité des conjoints, tout s'articule dans une trame si serrée qu'il n'est plus possible de savoir si c'est l'Homme qui reflète l'univers ou l'univers qui prends l'Homme comme modèle. » (30).

Pratiques symboliques

Cette interdépendance est une part si constituante de la vie qu'elle dépasse l'intérêt fonctionnel de survie. Contes et légendes viennent illustrer comment ces écosystèmes, ces paysages sont animés aux yeux des humains et porteurs non seulement d'éléments culturels physiques mais aussi intellectuels, spirituels ou psychologiques.

Dans la nouvelle *Le Géant Yéous* de George Sand, le narrateur rencontre un jeune berger habitant à Pierrefitte, dans les hauteurs des Pyrénées. Il lui raconte comment le géant Yéous, qui est un sommet rocheux, s'est effondré sur la maison de son père et le hante toutes les nuits. En déplaçant chaque lourd roc effondré pour reconstruire sa maison, le berger vainc le géant. Comme le souligne Sand qui a adapté là un vieux conte, Yéous est une déformation de « Zeus », puisque certains éperons rocheux étaient perçus autrefois comme des divinités animistes, aux noms hybridés des mythes grecs.

30 De La Soudière, Martin, *Métaphores et métamorphoses du végétal en Basse-Bretagne*, in Lieutaghi, P., & D. Musset édit. Plantes, sociétés, savoirs, symboles. « Temps des plantes, temps des humains. Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon ». Mane : éditions C'est-à-dire, Musée de Salagon et Forcalquier, 2014. p.78-79.

A l'entrée du massif du Vercors, dominant Grenoble, trois éperons rocheux ont pour nom Les Trois Pucelles, (p.66) selon diverses légendes relatant l'histoire de de trois jeunes femmes pétrifiées. L'une des versions voudrait que les trois filles poursuivies par des brigands, demandèrent au diable, ou au protecteur de Saint-Nizier, le village attenant, de les changer en pierres afin de les sauver. Un autre récit les fait filles d'un seigneur, et tomber chacune amoureuse de Roland, neveu de Charlemagne venu guerroyer dans les environs. Par jalousie ou par chagrin, chacune fait le vœu de voir ses sœurs pétrifiées plutôt que de les laisser s'unir à leur amour commun.

En Bretagne, de nombreuses sources, roches, forêts ont été associées à des pouvoirs plus ou moins magiques : sources guérissant la paralysie, la stérilité... (p.68)

La personnification de ces entités naturelles démontre qu'il existait à l'époque non seulement une connaissance topographique précise de ces lieux décrits comme des déserts inhabités par les explorateurs, mais aussi un lien culturel, sociétal entre les populations et leurs paysages. Il serait facile de taxer ces pratiques -volontiers reprises par des formes de spiritualité contemporaines new-age-d'ésotérisme obscurantiste. Pourtant, quoique symbolique, le geste ne relève pas en soi d'une totale abstraction ésotérique, puisque nous connaissons aujourd'hui la nécessité d'une qualité d'eau pour la santé et pour soigner certains maux, et l'eau étant une des conditions primaires pour qu'un champ puisse donner des récoltes, donc pour qu'il soit fertile.

Plus que d'obscur superstitions obscurantistes, ces rituels semblent davantage relever d'une connaissance des systèmes de fonctionnements naturels sur lesquels ont été apposés des symboliques et significations spirituelles. Pour Terry Gunnell, folkloriste, les contes folkloriques servent de carte pour des populations immergées dans des paysages non dominés par la présence humaine. Ils sont un moyen mnémotechnique pour se souvenir des chemins, de la topographie, des zones dangereuses et des lieux de vie : une façon de qualifier le paysage pratiqué. Mais ils sont aussi une carte morale, éduquant les humains à leur

environnement, expliquant comme le pratiquer, considérer ses dangers, ses risques, mais aussi sa beauté et les soins qu'il peut prodiguer (31).

S'organiser au rythme du vivant

Ces organisations symboliques témoignent d'une connaissance et de la mise en place de lignes directrices communes pour le bien-être de la société. Pour Joëlle Zask, philosophe, les pratiques et organisations sociologiques de ces populations témoignent du fait que ce sont les communautés paysannes qui auraient défini les prémices de la démocratie, plus que la pensée des Lumières, l'organisation de la ville ou de la production industrielle.

Elle cite dans son livre *La Démocratie aux Champs*, l'exemple très pratique de la mise en jachère, qu'elle décrit comme un « shabbat de la terre » : lorsque les terres sont cultivées d'une même espèce plusieurs années d'affilées elles peuvent être dites « fatiguées ». Plusieurs facteurs biologiques, tel que la consommation de tous les nutriments présents dans le sol, entraînent une baisse de fertilité du sol. En la laissant au repos durant une ou plusieurs années, les espèces sauvages, les insectes, la pluie, les vents viennent y déposer de quoi rendre cette terre à nouveau fertile. Pour la philosophe, cette pratique « entérine l'irréductibilité de la terre aux intérêts situés, locaux, ponctuels des hommes. Elle grave dans la nature humaine la conscience de l'altérité du monde. » (32). A la fois nécessité de culture et de survie, rituel annuel, le repos de la terre a une portée symbolique : celle du travail réciproque du cultivateur et de son environnement et non la domination de l'un sur l'autre, et le fait que l'humain ne peut être propriétaire de son sol. Mais plus encore, afin de gérer cette période où l'on ne produit plus, les paysans doivent mettre en place un système de stockage et de solidarité pour se répartir les denrées stockées et ce que produit la végétation spontanée.

Cette organisation est une base pour la création d'une société humaine, définissant une politique mais aussi une morale commune aux habitants, fondé sur une vision à long terme de soin des sols, soin des cultures et soin des autres.

31 Gunnell, Terry. *Legends and Landscape: Articles based on Plenary Lectures Presented at the 5th Celtic-Nordic-Baltic Folklore Symposium*, Reykjavík, 2005. Reykjavík.

32 Zask, Joëlle. *La démocratie aux champs*. Paris : La Découverte, 2016. p.29.

Nous citerons ici un autre exemple, celui de la tradition bretonne des Fest-Noz et particulier la dañs al leur nevez, « danse de la nouvelle aire ». Dans ce bal rassemblant toute la communauté dans des rondes effrénées et jusqu'au plus tard de la nuit, la danse est un moyen de casser la fatigue des travailleurs agricoles et de célébrer la communauté. La danse de la nouvelle aire a pour spécificité d'être à la fois une fête et un mode construction en utilisant le piétinement des sabots des danseurs pour aplanir l'aire à battre le blé. Tous les habitants s'associent et mêlent leurs efforts, rendus moins pénible par la fête afin de construire l'espace privé de l'un d'eux, nécessité par les activités agricoles. La culture du blé et sa transformation en farine est une tâche vaste et importante qui rassemble les paysans en communauté. L'organisation politique par la solidarité et l'effort commun sont ce qui permet au village d'exister, avec la délicatesse de faire de cette effort une joie.

A l'ordre naturel économique libéral des physiocrates, Zask oppose une autre forme d'ordre naturel, ne se basant pas sur l'exploitation de la nature par l'agriculture mais de la coopération avec la nature par l'agriculture.

Une nature constitutive de la société.

Dans ces exemples, « l'extériorité » et « l'intériorité », qu'ils désignent des caractères physiques (intérieur et extérieur de l'habitat) ou psychologiques, voire philosophique (rapport du sujet à l'Autre animal, minéral ou végétal) sont d'une grande porosité. Les humains vivent par et tout contre ce non-humain, s'insérant dans l'environnement qu'il constitue et tâchant de le préserver pour garantir la pérennité de leurs installations. L'utilisation des ressources locales détermine des modes de gouvernances.

Ontologiquement, cette porosité se retrouve augmentée symboliquement dans les contes et légendes où comme dans le conte du Géant Yéous, les humains peuvent communiquer avec des entités de leur environnement sous certaines conditions, ou même se fondre en lui pour le créer, comme dans la légende des Trois Pucelles .

Fabrications d'objets, architecture, travail, alimentation, gouvernance locale et milieu sont inséparables, chacun

justifiant et faisant exister l'autre. La nature se fait constitutive de la société et de la culture humaine. Contrairement aux économistes des Lumières, l'humain ne se place pas en position dominante, mais s'en remet à cette nature dont la pratique régulière et le respect offre subsistance. L'utilité se mêle au symbolique, fonde un mode de vie .

C'est ce que Majid Rahnema décrit dans *Quand la misère chasse la pauvreté*, comme étant des « économies morales de subsistance ». Ces économies définissent dans leur organisation sociale et leur imaginaire commun des mythes et des mécanismes prévenant de la sur-exploitation destructrice du milieu de la communauté. « Toutes les sociétés vernaculaires développent en leur sein des mécanismes destinés, d'une part, à contenir l'envie et la convoitise, de l'autre à maintenir une tension positive entre ce qu'il est collectivement possible et raisonnable de produire. » (33).

Se comprend alors que le vivant et ses systèmes ne soient pas évoqués qu'avec des mots de la science mais aussi avec affect et imagination. Sa valeur symbolique et spirituelle est un moyen de placer ces entités au sein de la société ou plutôt d'inscrire la présence humaine dans ses cycles. Ainsi les gestes du quotidien (ne pas gâcher pas ce qui est donné, bâtir à l'effort de la communauté et ses ressources etc. ...) s'inscrivent et se justifient dans un récit mêlant une morale commune et une connaissance du milieu. La société humaine se construit alors autant matériellement que philosophiquement en dépendance de la diversité des écosystèmes.

Ces ajustements étaient d'une précision écologique inégalée il y a moins d'un siècle, soit avant même que le terme d'écologie n'existe. Comment alors expliquer que deux générations plus tard une si flagrante incompréhension des interrelations entre les humains et le reste du vivant ? Comment ces sociétés ont-elle pu subir une amnésie aussi brutale ? Pourquoi ne s'inspire-t-on pas de ces ontologies qui pourraient être aptes à façonner une économie plus consciente de ses limites et des écosystèmes dans lesquels

Vers un autre paradigme de l'éco-conception

Design et violence symbolique.

A peine un siècle après la désertion des campagnes françaises, le critique d'architecture anglais Reyner Banham écrit « L'anthropologie abonde en exemples où la rigidité culturelle combinée à un répertoire immuable de formes architecturales aboutit à une situation apparemment sans issues qui peut conduire à préserver toute une sagesse ancestrale... ou une sottise immémoriale » (34).

De la sagesse ancestrale à la sottise immémoriale, la simplification des ontologies et pratiques rurales est extrême et l'on comprend un besoin de ce détacher de ces traditions comme d'un fardeau moral et esthétique. Design et architecture feraient alors le choix du progrès en s'en détachant radicalement. Le poids des traditions, et ce qu'il comporte d'aliénation des individus est indéniable. Cependant, en rejetant en bloc l'intégralité de ces pratiques, les nommant obscurantistes et apportant le progrès tant attendu, quels systèmes designers et architectes ont-ils créés ou favorisés ?

Le design, en concevant des objets puis les faisant produire et commercialiser remplace le temps long de leur fabrication individuelle. Ce temps long désormais épargné était toutefois aussi celui de l'observation, de l'apprentissage : cette façon que nous avons décrite de tisser un lien entre la matière, le vivant et soi.

Dans *Métaphores et Métamorphoses du temps en basse-Bretagne*, l'auteur décrit que le premier lien culturel avec le non-humain que nous avons décrit plus haut se faisait très jeune : c'est à l'âge d'aller garder les vaches aux champs que l'enfant « l'esprit vagabond contraint sur de larges plages horaires à la contemplation, l'expérimentation

34 Banham, Reyner. *L'architecture de l'environnement bien tempéré*. Paris : Mercure de France :1974.

et les jeux » fait l'apprentissage des particularités de la flore, de la faune et des climats. Ce sont l'apparition des clôtures électriques qui mirent très simplement fin à cette habitude d'apprentissage.

Plus haut, nous avons décrit comment la conception des routes, couplée à la cartographie ne prenait pas en compte les données sensibles ou les habitudes des locaux ; la connaissance pour ainsi dire intime du pays. Au travers des entretiens avec les paysans, l'ethnobotaniste nous offre les réactions des habitants quant à ces méthodologies de l'aménagement. Interrogé sur l'usage du tamier, une plante médicinale, un agriculteur explique « Je savais où trouver cette plante, là bas sur le bord des routes. Mais la route a été refaite depuis et le talus jeté dans le pré aussi. Elle n'est plus là. ». Par cette phrase très simple, presque naïve, l'interrogé rend compte que dans l'approche locale, à la différence de l'approche botanique, une plante ne pousse pas dans un milieu donné mais dans un lieu connu : on ne trouve pas le tamier dans un type de sol précis, mais à côté de telle route à tel temps de marche près de la maison. La connaissance du végétal est ici à l'échelle de l'humain : elle se construit sur la pratique d'un espace qui est le territoire d'un individu. Il n'y est pas question d'esprit scientifique ou de déduction logique, mais d'habitude.

Plus globalement, l'auteur reporte les regrets récurrents perçus dans ses entretiens. Les agriculteurs âgés sont nombreux à déplorer explicitement « avoir reproduit des schèmes inculqués dès l'école primaire et interrogent le progrès libérateur apporté par une société urbaine industrielle (...) et ses présupposés universalistes », perdu leurs savoirs et homogénéisé leurs cultures pour une société biens déjà produits, déjà consommables. Par confort et gain de temps, les routes, clôtures électriques ou calendriers de semences imposent un temps chronométré là où récits et modes de vies dépendaient d'un temps organique. Petit à petit se détachent les pratiques alimentaires, médicinales ou éducatives de leur contexte « terrestre » pour favoriser des logiques commerciales et de productivité.

Le milieu rural n'est pas le seul témoignage de ces

bouleversements culturels. Nous avons cité plus haut la petite ville de Sinceny et les multiples pratiques urbaines et écologiques avant l'heure de récupération, recyclage, auto-production alimentaire de ses habitants. Au sein même de quartiers urbanisés, le bâti se mêle au végétal par le biais des potagers et vergers vivriers cultivé par les habitants, et donc au soin des sols et de la biodiversité. Les variétés de fruitiers à greffer, les semis, les œufs s'échangent et sont des prétextes à la rencontre et au partage. Cependant l'accessibilité par la vente à bas prix de ces denrées et accessoires révolutionne les habitudes. Ces achats sont un gain de temps, mais en terme de durabilité et d'idéologie, c'est tout un imaginaire, toute une connaissance, intimement avec le vivant qui disparaît. « L'univers vivrier s'est confronté à la société de la consommation sans disparaître, mais en s'affaiblissant, car il suppose l'autonomie : un grand nombre de biens étaient ainsi produits chez soi, ou facilement accessibles (œufs, greffes, ressource en eau à proximité, potager). Aujourd'hui ces produits sont offerts, peu coûteux, dans les supermarchés discount et autres magasins spécialisés ; adieu la démarche de savoir et de savoir-faire qui demande du temps et de l'énergie alors que le quotidien sollicite par ailleurs ! La transmission s'érode, et s'érode aussi, pour les habitants, l'utilité et le sens profond du vivrier »(35).

Si évidemment bien des inventions ont permis une claire amélioration des modes de vies -notamment aux femmes quand le travail domestique était encore une activité officiellement genrée et plus éreintante encore qu'aujourd'hui-, soulignons que le choix a été fait de produire des machines, objets, denrées pour des individus et non pour des communautés ou des groupements d'habitants. L'industrie aurait tout à fait pu proposer des outils, moyens de fabrication venant effectivement faire progresser matériellement les modes de vie en se greffant à ces pratiques d'auto-suffisance et leurs organisations sociales répandues il y a encore moins d'un siècle. Il aurait été possible de les accompagner plus que de les remplacer radicalement et ainsi essayer de conserver la culture que représentait le lien avec le vivant, les logiques de prévention du gaspillage,

35 Mariolle Béatrice, Lizet Bernadette et. al. Ibid.

habitudes de recyclage endémique à chaque localité au lieu de tenter sans succès de les réinventer par des objets designés ou des slogans eux aussi designés (p.72).

Choisissant l'individu au détriment des communautés, de techniques usant les écosystèmes comme ressources infinies et excluant ses autres possibles appréhensions, les aménageurs opèrent un choix de valeurs dans les pratiques, mais aussi dans les significations et symboliques (l'urbanité, le progrès matériel, le triomphe de la raison sur les « sottises immémoriales », l'individualisme). Ces choix sont en grande partie déterminés par une économie néo-libérale et productiviste reposant en partie sur le fait de faire acheter tout ce qui pourrait être gratuit car trouvé, fabriqué, partagé. En usant de stratégies économiques et d'une séduction des objets (le plus pratique, le plus beau, le moins cher, le meilleur marketing) le design, au sein de ce système de consommation, a lentement plié les modes de vies à s'unifier, à abandonner les savoir-faires et les significations pour s'adapter à une économie libérale de croissance.

Mais c'est justement dans cette autre économie du gratuit, du fabriqué et du vernaculaire que se situent les connaissances pour obtenir du milieu naturel ce qui est nécessaire à la vie humaine et a servi de base aux sociétés rurales pour développer ces interrelations fonctionnelles et symboliques entre vivant et société. « Deux facteurs ont accéléré le processus de désagrégation du tissu social vernaculaire et de son économie morale : d'une part la séparation du travail des autres activités humaine et sa soumission aux lois du marché ; de l'autre la dissociation de la terre et de la nature, et de tout ce qui en faisait un des fondements de la vie sociale et culturelle, pour la transformer également en marchandise.» (36) décrit Rahnema de ses sociétés d'économie morale.

En ignorant que l'achat d'objets individuels déjà produits et pensés décontextualise les pratiques de leurs cycles, leurs significations symboliques et leurs utilités secondaires (apprentissage naturaliste, politique, philosophique) le design, l'urbanisme ou l'architecture sont alors des agents d'acculturation. En reproduisant et perpétuant l'idée qu'un problème se règle par des innovations

36 Rahnema, Majid. Ibid. p. 178

techniques commercialisables, ils prolongent une Histoire qui s'est imposée comme universelle en évinçant les autres paradigmes, les autres visions de son champ d'interprétation.

Si en s'appuyant sur la science et la philosophie ces disciplines ont tenté de s'approcher au mieux d'une tentative de vérité universelle, justifiant l'ampleur de leur production au nom du bien commun, les catastrophes écosystémiques et sociales actuelles démontrent que cette conception de la nature des choses est une construction culturelle parmi d'autres, et peut-être plus proche que d'autres de son effondrement.

Peut-il alors être assimilé à un type de soft-power interne au pays ? (37). C'est en tout cas ce que Passeron et Bourdieu qualifient de « violence symbolique » en écrivant dans *La Reproduction* d'une part que : « La sélection de significations qui définissent objectivement la culture d'un groupe ou d'une classe comme système symbolique est arbitraire en tant que la structure et les fonctions de cette culture ne peuvent être déduites d'aucun principe universel, physique, biologique ou spirituel, n'étant unies par aucune espèce de relation interne à la « nature des choses » ou à une « nature humaine ». Et d'autre part : « Tout pouvoir qui parvient à imposer des significations et à les imposer comme légitimes en dissimulant les rapports de force qui sont au fondement de sa force, ajoute sa force propre, proprement symbolique, à ces rapports de forces. » (38).

Il y a alors une certaine absurdité à voir comment ces disciplines ont fabriqué le contexte de leur propre crise « environnementale » tentent de la réparer par les mêmes outils qui l'ont créée. D'ailleurs, l'éco-design existerait-il si les catastrophes actuelles n'avaient pas lieu ?

N'est-il pas une tentative parmi d'autres de récréation d'une relation avec le non-humain, cette fois-ci adaptée au langage et mœurs d'une société libérale, technique et séparée du vivant ? Analysé sous cet angle, l'éco-design

37 Concept de Joseph Nye : une force de persuasion douce d'un acteur politique pour influencer le comportement d'un autre acteur via ses propres intérêts, ou par des biais culturels ou structurels.

38 Bourdieu Pierre, Passeron Jean-Claude. *La Reproduction*. Élément pour une théorie du système de l'enseignement. Paris : Édition de Minuit, « Le Sens Commun » : 1970. p.22.

est alors probablement une substitution industrielle commercialisable d'une façon de construire et de fabriquer qui était une relation gratuite avec le vivant et ses cycles.

Faut-il enterrer les aménageurs ?

Les aménageurs sont-ils alors damnés, destinés pour toujours à créer des besoins, des usages pour une économie non-durable et produisant des violences symboliques ? Sont-ils une invention maléfique uniquement dédiée à l'application totalitaire d'une économie non durable ? Évidemment non. Ces disciplines ne sont assignées à une unique méthodologie, un seul type de commanditaire, ni interdites de recul ou d'humour.

Après le premier choc pétrolier de 70, on peut recenser nombre d'approches de l'architecture, du design, de l'agriculture, de la fabrication et de l'habiter remettant en cause les idéologies productivistes. Nombre d'entre elles sont classées comme des contre-cultures marginales dont rend compte le livre de Caroline Maniaque *Go West ! Des Architectes au pays de la contre-culture*. De nombreuses communautés fleurissent et avec leur implantations des maisons autoconstruites, s'essayant aux énergies renouvelables, mais aussi des magazines publiant parmi les discours politiques des idées, techniques autour de ce bâti contestataire. Cependant, ces initiatives s'ancrent dans un contexte de rébellion, et s'organisaient contre l'institution. La plupart s'éteignirent sans produire de descendants (p.74).

D'autres exemples démontrent une prise en compte plus institutionnelle des ressources et savoir-faires locaux. C'est le cas du CAUE de la ville nouvelle de l'Isle d'Abeau qui en 1983 étudie le bâti local fondé sur les techniques de la construction en terre crue, dite « pisé ». Urbanistes et architectes, dans un souci de cohérence paysagère comme d'économie de moyens et de durabilité hybrident confort industriel et techniques d'architecture vernaculaire. (p.76). Si cette prise en compte des techniques et matériaux locaux témoigne d'une porosité nouvelle entre architecture institutionnelle et vernaculaire, le vivant n'est lui pas pris

en compte, témoignant d'une séparation nature-société toujours présente.

On voit pourtant que cette prise en compte varie selon les contextes. La connaissance du vivant, principalement par le végétal et le petit élevage ressurgissent systématiquement lors des crises économiques.

Dans les quartiers populaires du New York des années 70, les propriétaires de la ville et la municipalité n'ayant plus de quoi entretenir les immeubles, des blocs entiers sont rasés, laissant des espaces béants et inoccupés. Le mouvement du guerilla gardening naît de ce contexte, lorsque des New-Yorkais décident de cultiver illégalement ces friches. Le combat de ces guerilleros aboutira à la création de nombreux jardins au cœur de la ville, tel celui de Liz Christy dans Manhattan, et à la reconnaissance de l'importance d'espace dédiés à la culture de la terre en ville aux États-Unis puis dans tout l'Occident (p.78).

Assez semblablement, lors de la crise des subprimes en 2007-2008, la ville de Todmorden en Angleterre décide de cultiver des plantes comestibles en ville, et de laisser les passants s'y servir en toute liberté. Le concept est toutefois soumis à la bonne volonté de tous afin que les plants ne soient ni arrachés, ni volés, et implique un soin régulier des habitants de leurs cultures. Cependant, l'idée soulève le point intéressant de renouveler ou le regard sur les plantes en ville, dont nous avons expliqué la fonction jusqu'ici principalement décorative. Remplacer les plantes ornementales par des plantes comestibles est une façon d'insérer au cœur de l'urbain la culture de la terre, le temps des saisons, des récoltes, sans oublier l'intérêt social d'offrir gratuitement des légumes de plein sol aux habitants en pleine crise économique, comme de laisser ceux-ci cultiver l'espace public. Pouvoir voir pousser, mûrir des plantes et les goûter est une façon très sensorielle de s'éduquer ou de se rééduquer aux cycles de vivant : en goûtant une plante, on se rappelle son nom, sa saison : une façon d'amorcer une connaissance intime du vivant.

Lorsque les semences sont désormais soumises à la finance, hybridées afin d'être plus productives et non reproductibles afin de forcer les agriculteurs à racheter des

graines au lieu de produire les siennes, l'association Graines deTroc organise des trocs de graines toutes reproductibles entre particuliers à échelle départementale et nationale. L'association est également un prétexte pour la redécouverte et la culture de variétés anciennes par ses membres les plus passionnés.

Ces projets issus de la société civile fournissent des contextes et des problématiques d'adaptation, de résilience et de transmission de savoirs à intérêt culturel et écologique n'opposant plus le vivant de la société. Et si le travail du designer n'était alors pas directement de trouver des solutions en lieu et places des populations, mais de penser avec elles afin d'encourager leurs démarches et les rendre pérennes ? Il pourrait alors être designer sans être décideur, cherchant à participer aux activités d'autrui et non à imposer malgré lui des modes de vies. Il lui faudrait alors montrer, raconter, consolider plus que de régler un énoncé problématique. Dès lors, la question des matériaux avec lequel il devra travailler se pose moins que celle des moyens.

Alors, par quels moyens ce designer pourra s'intéresser aux autres ? Transmettre leurs préoccupations ? Valoriser leurs actions ?

Designer pour un monde complexe.

Lucien Kroll et Patrick Bouchain ont renversé par leurs travaux la position de l'architecte-expert-décideur en démontrant que l'expertise de leur formation d'architecte pouvait être un moyen d'écouter, de porter la voix, les désirs de ceux pour qui il doit décider et construire.

En s'installant durant deux ans dans un quartier devant être détruit pour le rénover, au cas par cas, selon les besoins et volonté des habitants, Sophie Ricard, alors stagiaire de l'agence de Patrick Bouchain incarne l'idée d'un architecte qui n'est plus celui ou en l'occurrence celle qui décide pour tous, mais qui accompagne, petit à petit une transformation de l'habiter.

La connaissance technique de l'architecte lui permet alors de se poser en intermédiaire entre pouvoir public et habitant, ayant les mots, pouvant accorder les budgets,

présenter des techniques pour donner forme aux plans des habitants de façon assez concrète pour être reçus par les institutions. De la sorte il donne une chance à l'aménagement d'être plus souple, de ne pas seulement être une mise en service d'espaces mais une proposition collaborative adaptée à la diversité à des territoires et leurs situations politiques.

Nous trouvons ici une méthode qui déjoue la passivité politique du designer et lui permet de travailler sans passer par l'universalité industrielle. L'association Ya+Ka en est toute héritière par son projet sur la dalle Maurice Thorez à Bagnolet, l'appliquant cette fois au planté plus qu'au bâti. En 2015, l'association mandate le jardinier Léonard Nguyen VanThé une fois par semaine pour redonner vie à la dalle voisine de leurs locaux, mais choisit de ne pas imposer un paysage décidé : l'association demande au jardinier de commencer à préparer le terrain en incitant et encadrant les habitants à planter des graines, leurs oignons et pommes de terres germées, utiliser le compost. Une MJC étant située sur cette dalle, les allers et venues sont fréquents : en attendant un cours les enfants peuvent venir semer quelques minutes des graines, en attendant leur enfant, les parents peuvent venir repoter des semis. Cette permanence jardinière est alors un rendez-vous ponctuel et une motivation pour ce temps long du soin des végétaux.

Les mois passant, les habitudes se prennent et les voisins apportent leurs plantes. Beaucoup d'entre eux sont issus d'une immigration depuis des zones rurales, et le jardin est alors un vecteur d'échange de connaissances du végétal multi-culturelles. Le jardinier devient un relais, un spécialiste intermédiaire pouvant former les intéressés, prêter les outils et matériaux nécessaires pour faire réaliser aux voisins qu'ils peuvent cultiver ce terrain, y apporter leurs cultures, leurs plantes favorites et les entretenir.

De nombreux collectifs d'architecture (Formes Vives, Ya+Ka, Ne Rougissez Pas, Etc, Le Bruit du Frigo, La Cabane Verte, De L'Aire, Bellastock...) incarnent un tournant dans le rôle de la discipline en choisissant de changer de commanditaires pour mettre leur travail directement au service de l'Économie Sociale et Solidaire (jardins partagés

associations de quartiers, petits producteurs...). Par là, ils mettent leur expertise au bénéfice du développement de la solidarité et de la convivialité plus que la grande production, quoique que conserver cette éthique ne soit pas toujours chose aisée (39).

La mairie de Paris en lançant son projet « Végétalisons Paris » semble s'inspirer de ces démarches, impliquant les habitants volontaires dans la fabrique de l'espace public. Le végétal-signalétique des milieux urbains s'hybride alors avec une interprétation végétale personnelle des espaces autorisés contribuant à donner un visage au quartier et à diversifier la biodiversité de la ville. Par exemple, et aussi paradoxal que cela puisse sembler, la suppression de l'utilisation des pesticides dans les espaces verts et l'abondance de fleurs en toutes saisons dans les parcs, plates-bandes et jardins privés, permet de faire de la ville un meilleur terrain pour développement de l'apiculture que les campagnes.

Preuve alors que les aménageurs, travaillant dans leur grande propension à l'interdisciplinarité avec les connaisseurs du vivant, peuvent prendre en compte les questions de l'écologie par d'autres biais que la technique pure et soulever des enjeux culturels par le végétal. Est alors possible une réintroduction des notions de cohabitations avec les écosystèmes sans passer par l'application abrupte d'un discours à des techniques et productions, la réinvention du déjà inventé ou le passéisme réactionnaire.

Cependant reconstituer l'imaginaire d'une société occidentale cohabitant avec les autres écosystèmes ne peut s'inventer sans questionner son passé et ses histoires : « ses racines conceptuelles ». La société hors-sol, comme l'écrit Ingold, s'appuie sur un processus de décontextualisation des objets et dispositifs. Cette décontextualisation est aussi une simplification : le processus de fabrication, la complexité du projet, ses dynamiques et enjeux de pouvoir sont évacués pour ne présenter que l'aspect le plus direct et

39 Voir l'article de Félix Adisson *Choisir ses habitants*, <http://www.metropolitiques.eu/Choisir-ses-occupants.html?lang=fr>. Y est décrit comment certains collectifs d'architecture participent à un processus de « social-washing » où l'aspect populaire et sympathique de leurs propositions fait augmenter la cote immobilière du quartier, et empêche souvent d'autre populations (des Roms, par exemple) d'occuper les lieux.

pratique.

Lors de leur séminaire « Projeter l'espace partagé: Le Design civique et l'esthétique sociale » à l'EHESS, Vera et Ruedi Baur insistèrent sur la nécessité de ne pas sur-simplifier les informations dans les travaux d'identité visuelle ou de signalétique. Résumé « Le Grand Lyon » ou « Le Grand Paris » à un logo, en reviendrait à sous-estimer le potentiel de compréhension des usagers et taire les dynamiques complexes sur lesquels ces agglomérations se construisent. Au yeux des deux designers, l'intérêt et le mérite de la discipline serait justement d'être capable de donner à voir de façon efficace ces systèmes. Dans leur projet pour « Bordeaux Métropole », tentative de dé-simplification signalétique, l'agglomération n'est pas représentée comme un grand point qui engloberait les communes voisines, ou un logo métaphorique d'un tout, mais comme un réseau de points reliés entre eux. Par ce système simple, ils parviennent à montrer que « Bordeaux Métropole » est constituée d'un essaim de villes ayant leurs spécificités, reliées par des accords politiques autour d'enjeux économiques que le dispositif des Baur n'invisibilise pas (p.82).

Dans son article *Pour une Pratique féministe de la visualisation des données* Catherine d'Ignazio corrobore ce point de vue en questionnant la visibilité de la pluralité des opinions et conceptions d'un même fait en cartographie : « Le plus souvent, une visualisation est livrée d'en haut. Un-e designer expert-e ou une équipe dotée d'une connaissance spécialisée trouve des informations, applique ses recettes magiques et présente au monde un artefact, avec des manières très dirigées de l'observer et d'interagir avec lui. Peut-on imaginer une façon différente d'inclure des voix différentes dans la conversation ? Serait-il possible de produire à grande échelle des visualisations de données qui soient collectives, inclusives et qui intègrent le dissensus et la contestation ? » (40).

Elle cite dans ce même article le site *toxicsite.us* proposant des cartes des sites toxiques dangereux aux Etats-Unis, sur lequel des documents peuvent être ajoutés par les utilisateurs : témoignages, photographies, événements, vidéos, le but étant de faciliter pour les

40 D'Ignazio, Catherine. *Pour une pratique féministe de la visualisation de données*, <https://visionscarto.net/visualisation-donnees-feministe> 23/01/17.

habitants et, ou, victimes organisation et plaidoyers pour le nettoyage de ces sites (p.84).

Ici, le designer n'est pas au service d'une entité économique ni d'un engagement politique précis : son engagement tient justement à rendre les choses plus lisibles que visibles. Le designer travaille non pas à mettre en valeur un fait tenu pour évident grâce à un objet ou un dispositif mais à dévoiler les tenants et aboutissants de ce fait, les causes et potentielles conséquences. L'usager n'est plus alors seulement un le récipiendaire d'une information, mais aussi l'interprète d'un système.

Les Yes Men, duo d'activistes retournent la rhétorique économique contre ses commanditaires dans des performances donnant un éclairage tout autre à la violence symbolique produite par le design au sein du productivisme. En 2006, se faisant passer pour des responsables du National Petroleum Council et d'Exxon Mobil à une grande conférence sur l'énergie à Calgary, ils proposent au public une solution innovante au réchauffement climatique. Nommée « Vivoleum » cette solution serait la transformation des cadavres des victimes humaines du réchauffement climatique en bougies. Diaporama et vidéo à l'appui, ils proposent pour clore le spectacle de distribuer et d'allumer des bougies faites à partir du cadavre d'un volontaire, ancien employé d'Exxon Mobil décédé après avoir nettoyé un site toxique sans protections.

Le fait que leur faux-site internet et que la bougie, dont la forme reprend la silhouette de l'employé décédé, aient été « désignés » rend ce discours ultra-libéral d'une terrifiante crédibilité en en forçant la rhétorique (p.86). C'est aussi le cas lorsqu'ils s'associent à l'ONG Coal Kill Kids pour sensibiliser l'opinion à la pollution que produisent les industries du charbon aux États-Unis, rendant de très nombreux enfants sujets aux crises d'asthmes. Ils fabriquent alors une fausse campagne publicitaire pour Peabody, entreprise exploitant le charbon, où celle-ci se montrerait déterminée à améliorer le sort des victimes. Ainsi, si l'asthme n'est pas agréable à vivre et peut stigmatiser les enfants, mais qu'il ne faut en aucun cas remettre l'exploitation de charbon en cause, alors la solution est de rendre

l'asthme « cool ». L'entreprise propose alors des inhalateurs désignés pour plaire aux adolescents, sur lesquels sont imprimés des images de Justin Bieber ou de Mon Petit Poney (p.88). Plus que l'application concrète et directe des produits désignés, c'est ici la possibilité de produire en masse les fruits des pires décisions qui est utilisée. Le design, servant à parfaire une caricature de discours politique et économique, contribue à en démontrer les failles, limites et manquements éthiques qui sont aussi ceux de sa discipline.

S'intéressant aux paysages, à l'histoire des travailleurs de la terre et à leur élimination par des biais divers, l'artiste Suzanne Husky multiplie les supports pour faire entendre leurs histoires. Elle fonde lors d'une résidence à Arras-en-Lavedan « la Boutique des Vrais Souvenirs » où elle propose en alternative aux produits touristiques des objets rapportant le quotidien, « l'ordinaire régional » du lieu visité : produits du terroir, calendrier à l'effigie des habitants du village et de leurs métiers, tasses représentant le Proxi-Market local, carte-postales des potagers du village... Une façon de rendre visible la banalité et la réalité de la vie du village contre une vision commerciale et idéalisée d'une montagne comme paysage sauvage dédié à la récréation (p.90).

Elle s'inspire également des « poteries révolutionnaires » d'après 1789, que les artisans, ne recevant plus de commandes, illustraient des actualités. Husky illustre, elle, le combat des habitants des diverses Zones A Défendre, s'insérant par là autant dans une tradition que donnant à voir une contre-histoire.

Ces productions ont le point commun de ne pas être dédiées à la grande consommation : artisanat ou élément de performance, leur détachement du système commercial habituel permet de questionner les automatismes de celui-ci, de mettre en relief ce qu'il tend à cacher : son pouvoir, l'appauvrissement symbolique, éthique et l'acculturation qu'il peut produire.

Conclusion

La crise «environnementale» semble être l'ultime témoignage d'une conceptualisation des éco-systèmes conjointement définie par la science et l'économie comme ressources infinies, échouant dans une certaine mesure à apporter le bien commun que ces disciplines s'étaient pourtant promis. Lorsque cette perspective d'infinité a été le moteur de sociétés sur plusieurs siècles, la désillusion semble si dure accepter qu'il semble à certains (le milliardaire Elon Musk, pour ne pas le nommer) plus évident d'aller coloniser Mars pour éviter les extinctions massives que de mettre en oeuvre des actions pour éviter que celles-ci ne se produisent.

Ingénieurs, designers, architectes, urbanistes ont façonné le paysage selon cette ontologie d'une société séparée de la nature, donnant par ses applications pratiques l'illusion de l'universalité de cette conceptualisation. Le fait qu'ait existé à la même époque et dans le même pays, des siècles durant des modes de fabrication et de construction se basant, à l'inverse, sur une acceptation de la finitude des ressources, et du besoin des humains à écouter et prendre soin des écosystèmes mets finalement en relief que les modes de fabrication dépendent de constructions sociales et politiques. La modernisation du pays, aboutissement de la pensée scientifique et économique libérale, en éliminant et déconsidérant les pratiques vernaculaires témoigne également de l'imposition d'un point de vue sur tous les autres.

Les disciplines précédemment citées sont alors dans la position délicate de servir un pouvoir ethno- et anthropo-centré, détruisant gravement les éco-systèmes et par là la qualité de vie des humains présentement et pour les siècles à venir. Il y a évidemment une grande violence dans cette production effreinée, poussée par la nécessité d'une croissance économique anéantissant notre milieu. Violence qui plus est redoublée par le fait qu'elle se masque sous des biens de consommation, des aménagements qui dans leurs formes et usages continuent de nier toutes les

inter-dépendances autant techniques que culturelles avec le vivant, continuant par là d'évincer les cultures se basant sur une autre appréhension de ce dernier.

Ces disciplines au sein de ce système de production hégémonique peuvent difficilement émettre les solutions qu'elles prétendent aux problématiques écologiques, car cela leur nécessiterait justement de ne pas créer pour cette production et dans ses objectifs de vente.

En se détachant de l'injonction au productivisme, changeant de commanditaire, nous voyons que le design ne se définit pas que par cette vision industrielle mortifère. Créer des objets, des images, des espaces ou des bâtiments peut alors devenir plus qu'un instrument d'application d'une conception auto-proclamée universelle, une réelle force de proposition pour une multiplicité de points de vues.

Expertise technique, conscience des enjeux sociologiques et politiques peuvent permettre de déjouer le monopole idéologique en portant des projets et organisations mêlant intimement la société à son milieu, donnant une place au sein des lieux de vie des humains aux végétaux, insectes, animaux et autres composants des éco-systèmes invisibilisés jusqu'ici.

«Eco-designer», plus que de pouvoir aux failles de la production à prendre en compte «l'environnement», serait alors de contribuer à redonner un contexte terrestre à une «société-hors-sol». Valoriser la transmission et l'adaptation des connaissances du monde naturel, qu'elles soient pratiques ou culturelles, populaires ou scientifiques.

Permettre l'accès à ces savoirs, c'est donner à lire une facette jusqu'ici invisible de la société, ce qui demande au designers de réfléchir à comment ne plus masquer les choses ? Intégrer le non-humain et ses symboliques dans notre société ne serait-ce pas remplacer une conception par une autre, et donc produire un nouvel universalisme ? Recontextualiser la société hors-sol serait peut-être aussi apprendre à lui faire lire ses propres contradictions, et donc rendre lisible les constructions culturelles.

Bibliographie

Halweii, Brian. *Still no Free Lunch: Nutrient levels in U.S. food supply eroded by pursuit of high yields*. The Organic Center Critical Issue Report ; 2007.

Foucart, Stéphane. *Les oiseaux disparaissent des campagnes « à une vitesse vertigineuse »* http://mobile.lemonde.fr/biodiversite/article/2018/03/20/les-oiseaux-disparaissent-des-campagnes-francaises-a-une-vitesse-vertigineuse_5273420_1652692.html, 20.03.2018 à 06h40.

Valo, Martine. *La qualité de l'eau se dégrade encore en France*. http://www.lemonde.fr/pollution/article/2017/10/17/la-qualite-de-l-eau-se-degrade-encore-en-france_5201907_1652666.html#uxt4eK7aIW8tCGtm.99, 17.10.2017 à 10h30.

Indicateur de la transition écologique vers un développement durable Les pesticides dans les eaux douces <http://www.statistiques.developpement-durable.gouv.fr/indicateurs-indices/fi/1831/1902/pesticides-eaux-douces.html>, le 27/05/2014 .

Walentowitz, Saskia, Citton, Yves. *Pour une écologie des lignes et des tissages*, Revue des Livres, n° 4, mars 2012, p. 28-39.

Blog Esprit Design, *Coup de Coeur M&O janvier 2015 : Projet Corpus par Benjamin Graindorge*, <https://blog-espritdesign.com/mobilier/coup-de-coeur-mo-janvier-2015-projet-corpus-par-benjamin-graindorge-29479>, 05.02.2015 .

Doze, Pierre. *Les Joies Irritantes des Caresses Infécondes* in Azimuts N 44 Wdctatstw L'Ambition du Design. Saint-Etienne : Azimut Revue : 2016.

Leers, Yves. *Le design durable, pour alléger notre empreinte écologique* <http://www.neoplanete.fr/le-design-durable-pour-alleger-notre-empreinte-ecologique-barbecue-solaire-chrysalis-recyclage-ecoconception/>, 30 juin 2014.

Féto, Sophie. *Eco-Design : Une Tautologie ?* In Poïétiques du Design II. Paris : L'Harmattan, 2015.

Baudrillard, Jean. *Le Système des Objets*. Paris : Gallimard, «Tel» : 1978.

Findelli Alain. *Rethinking Design Education*. Massachusetts Institute of Technology, Design Issues: Volume 17, Number 1 Winter : 2001.

Latour Bruno. *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*. Paris : La Découverte : 1991.

Descola, Philippe. *Par delà Nature et Culture*. Paris : Gallimard, coll. Folio essais : 2015.

Baratay, Éric. *L'homme, maître de la création*. in L'Obs, Hors-Série n°94 «Homme et Animal, 30 000 ans d'histoire.» 2017.

Desportes, Marc, Picon, Antoine. *De l'espace au territoire, l'aménagement en France XVIe-XXe siècle*. Paris : Presses de l'école nationale des Ponts et Chaussée : 1997.

Lefebvre, Henri. *Septième Prélude : Notes sur la ville nouvelle, avril 1960*, <https://laboratoireurbanismeinsurrectionnel.blogspot.fr/2013/10/lefebvre-mourenx-ville-nouvelle.html>.

Luxereau Anne. *Une approche ethnobotanique des banlieues*. In: Journal des anthropologues, n°49, Automne 1992. Au-delà des périphériques, sous la direction de Olivier Masplet et Monique Sélim.

Mariolle Béatrice, Lizet Bernadette et. al. *L'architecture, l'habitant et la nature : comment construire la connivence ?* In Les Carnets du Paysage n°29 « Les Déchets ». Arles : Actes Sud:2016.

De La Soudière, Martin, *Métaphores et métamorphoses du végétal en Basse-Bretagne*, in Lieutaghi, P, & D. Musset édit. Plantes, sociétés, savoirs, symboles. «Temps des plantes, temps des humains. Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon». Mane : éditions C'est-à-dire, Musée de Salagon et Forcalquier, 2014. .

Gunnel, Terry. *Legends and Landscape: Articles based on Plenary Lectures Presented at the 5th Celtic-Nordic-Baltic Folklore Symposium*, Reykjavík, 2005. Reykjavík.

Zask, Joëlle. *La démocratie aux champs*. Paris : La Découverte, «Les Empêcheurs de penser en rond», 2016.

Rahnema, Majid. *Quand la Misère chasse la Pauvreté*. Arles : Actes Sud : 2003.

Banham, Reyner. *L'architecture de l'environnement bien tempéré*. Paris : Mercure de France :1974.

Bourdieu Pierre, Passeron Jean-Claude. *La Reproduction*. Éléments pour une théorie du système de l'enseignement. Paris : Éditions de Minuit, « Le Sens Commun » : 1970.

D'Ignazio, Catherine. *Pour une pratique féministe de la visualisation de données*, <https://visionscarto.net/visualisation-donnees-feministe> 23/01/17.

Entretiens

**«Se soigner :»
Véronique Desanlis,
Botaniste.**

**«Se rassembler :»
Maguy,
Jardin des Petits Prés Verts**

**«Croire :»
Ragnhildur Jònsdòttir,
Voyante.**

Se soigner : Véronique Desanlis, Botaniste.

Véronique Desanlis a une quarantaine d'année, vit à Paris et est herboriste. Elle donnait une fois par mois aux Laboratoires d'Aubervilliers, en 2017 des ateliers sur la cuisine des plantes sauvages. En juin 2017, stagiaire dans ce centre d'art, j'ai édité le livre de recettes issu de ses ateliers et l'ai rencontrée à cette occasion. En mai 2018, invitée lors d'un séminaire d'Uriel Orlow, artiste en résidence, elle parlait aux côtés de Bernadette Lizet, botaniste et de Léonard Nguyen Van Thé, jardinier, de la perte du savoir d'herboriste. Son point de vue, des plantes médicinales jusqu'à l'aménagement du territoire et les lois appliquées à l'agriculture m'a intéressée. J'ai profité de l'occasion pour lui demander un entretien.

Le vendredi 25 mai, Véronique me reçoit chez elle pour cet entretien.

En quoi consiste le métier d'herboriste ?

Je n'exerce pas vraiment le métier d'herboriste, car il a été interdit en France depuis 1941, sous Pétain et la pression du lobby pharmaceutique. Il est très difficile de le pratiquer en tant que tel. Les herboristes ont droit de vendre une cinquantaine de plantes, d'une liste très précise, mais sans préparer les mélanges, mais n'ont pas droit de dire à quoi ces plantes servent. Une vraie absurdité ! Il y a par exemple, rue de Clichy, une herboristerie tenue par un pharmacien qui prépare des gélules de plantes. Il a reçu des avertissements, continué, pour écoper de deux ans de prison ferme pour récidives et une lourde amende. Finalement, le pharmacien n'a fait que du sursis, mais tu vois jusqu'où ça peut aller... Pour des gélules de plantes !

Pour des gélules de plantes, vraiment ?

Peut-être qu'on l'a dénoncé, ou que quelqu'un a porté plainte contre ses remèdes, je ne sais pas. Mais oui. Vers Beaubourg, des pharmaciens plus enclins aux plantes

qu'à la chimie m'ont raconté qu'ils ont reçu un blâme de l'ordre des pharmaciens pour vendre plus de plantes que de médicaments. C'est là où on voit que le lobby pharmaceutique est encore très présent en France, car dans tous nos pays Européens voisins, l'herboristerie est autorisée.

Mais en quoi l'herboristerie menacerait-elle la pharmacie ?

Je sais pas vraiment, probablement parce que certaines plantes sont si efficaces que ça contrarierait les ventes de médicaments... Je parlais de la tanaisie avec une collègue, c'est une plante un peu toxique, mais un puissant vermifuge. Elle est interdite d'usage aux herboristes. On se demandait si ils n'allaient pas sortir de nouveaux vermifuges chimiques... Mais après, on veut pas être plotistes non plus.

Peux-tu m'en dire plus sur l'interdiction du métier en 41 ?

Il y a l'interdiction du métier, comme je te l'ai dit sous le lobby pharmaceutique, appliqué par Pétain, où on peut déjà se demander si cette interdiction n'est pas assez fasciste, après tout ! Mais il n'y pas que ça, c'est un long processus. En 41, ou 40, je ne sais plus, c'est aussi les premières lois pour le remembrement : on impose aux paysans, là où c'est possible, de regrouper toutes leurs terres dans une même commune, sur un même espace, afin de ne faire qu'un seul vaste terrain. C'est par exemple ce qui s'est passé dans la Beauce, favorisé par le terrain très plat. Le remembrement favorise une forme de productivité agricole car elle permet le passage des gros engins mécaniques, des épandages chimiques, ce qui était vu comme un signe de progrès matériel, de richesse... Mais ce regroupement de terres implique la destruction des haies, qui n'ont pas que la fonction de délimiter les champs, mais accueillent des oiseaux, leurs nids, des insectes, et toutes sortes de plantes auxiliaires aux cultures, qui ont disparu et été remplacées par les pesticides. La suppression des haies, c'est aussi celle de toute une partie de la connaissance des plantes et de leurs pratiques.

Mais il n'y a pas que ça. Les années 40, c'est un changement de point de vue sur le territoire Français. On le voit désormais de haut, on le survole en avion, et

c'est le début d'une vision administrative de la nature par l'aménagement du territoire. C'est comme les lois de compensations. Si une entreprise détruit un type d'espèces végétales ou animales sur un lieu donné, elle doit préserver un autre endroit. Comme si la localité de ces espèces, leur présence, leur activités à cet endroit là n'avaient aucun intérêt, ou pouvaient être décontextualisées et transposées ailleurs.

Qu'est-ce que cet aménagement du territoire ?

Sous Pétain, ça concerne principalement les forêts. Elles sont aménagées, restreintes à tel endroit, tel parcours, tel chemin, tels usages. On se détache petit à petit d'une perception sensible de la nature à une perception juste administrative. Les perspectives d'aménagement du territoire par les habitants sont de plus en plus restreintes. On ne peut plus construire de cabane, de yourte, sans autorisation.

On ne peut plus construire de yourtes ?

Non, la loi est passée il y a quelques années, on ne peut plus construire de yourte, de cabane sans autorisations. Je crois qu'il y a en cours quelque chose contre l'aménagement des camions, tu vois...

C'est une population précise qui est ciblée.

C'est clairement les modes d'installations de Notre-Dame-Des-Landes ! Mais c'est assez symbolique. Les plantes, c'est quasiment gratuit, ça coûte bien moins cher que des médicaments. Les interdire, c'est aussi limiter les choix de vie possibles. Cette gratuité est importante. Elle permet à des gens de manger ou se soigner sans dépenser d'argent. Et puis ça nourrit vraiment ! Les orties, j'en mange beaucoup, en épinards ou en soupe, et j'ai remarqué, on a très rapidement plus faim quand on les mange, et ça contient énormément de choses intéressantes sur le plan nutritif.

Pour en revenir à l'aménagement du territoire, tu disais que les habitudes, intimités avec ces lieux n'ont pas été pris en compte.

Oui. C'est la perte du sensible. C'est comme la classification en botanique ! La classification de Linné se base sur les différentes formes de fleurs. Si plusieurs plantes ont le même type de fleur, ça définit une famille. Les céleris, les panais, les carottes, s'appellent les ombellifères. C'est un joli mot, tu vois, ça vient des ombelles, quelque part il y a aussi une prise en compte du sensible, de l'esthétique comme moyen mnémotechnique pour nommer ces plantes. On les voit, ça ressemble à ça, on s'y reconnaît. Aujourd'hui la typologie se base sur le nom latin de la plante la plus représentative de la famille. Pour les ombellifères c'est le céleri, *Apium graveolens*, ce qui donne le nom à la famille des apiacés. Il faut donc d'abord savoir que les plantes sont d'une même famille, connaître celle jugée la plus représentative et son nom latin.

Ça rend plus obscur le langage pour décrire et se servir de ces plantes alors : il ne s'agit plus d'observation de terrain et du détail de ces observations mais de connaissances très mentales.

Et encore, maintenant on voudrait les classer par leurs gènes. Pour avoir accès à ce savoir, il faudrait donc non plus les regarder mais avoir de quoi les disséquer...

C'est de l'élitisme ?

Du spécialisme, en tout cas. Ça rend très complexe l'appréhension de ces savoirs pourtant de base populaires.

Comment en es-tu venu à l'herboristerie ?

Je suis fille de paysans. Je viens de la campagne, j'étais entourée de plantes, mais on ne m'a jamais transmis de savoir par rapport à ça. Mon père faisait partie de ceux à qui on a dit, dans les années 70 qu'ils allaient « nourrir le monde », tu vois ? Je me rappelle, au début, on avait quelques bêtes à la ferme, on faisait un peu d'élevage. Et puis on lui a dit de faire du maïs. Il y avait ces terrains, avec une végétation un peu sauvage où on allait manger, c'était magnifique. Petite j'ai vu tout ça se faire aplanir pour que l'on ne produise plus que du maïs. Je ne me rendais pas trop compte de ce que ça voulait dire à l'époque.

Mes parents avaient moins peur des mauvaises récoltes, j'entendais moins parler de problèmes d'argent mais ça faisait partie de cet aménagement du territoire. On m'a poussée à faire des études, à ne pas rester à la campagne. J'ai fais des études de graphiste et j'ai pratiqué ce métier pendant plusieurs années et j'ai eu envie de changer. Je voyais ces plantes en ville, les pissenlits, les orties, et elles me rappelaient mon enfance, ces plantes sont semblables à celles que j'avais vues à la campagne, et j'ai eu envie de les connaître. On marche sur des tas de plantes et on ne sait pas comment elles s'appellent !

Alors tu as choisi l'herboristerie ?

Oui, même si je ne savais pas si j'allais pouvoir en vivre, ou le pratiquer. Quand j'ai commencé à savoir les noms des plantes, à les reconnaître, c'était un vrai plaisir. Dans la littérature, je trouvais souvent des noms de plantes, dont je savais désormais à quoi elles ressemblaient. Et je me disais « Ah mais c'est ça ! Et ça c'est donc ça ! ». Tout se connectait, faisait lien. Une redécouverte du quotidien. Mais la botanique, c'est une partie des choses, c'est très fastidieux. J'ai toujours bien aimé cuisiner, ce qui m'intéressait le plus dans l'herboristerie, c'était la pratique des plantes. Ce sont leurs usages qui font le plus de liens je trouve, de les goûter, de les sentir, les cuisiner...

Comment as-tu organisé tes ateliers aux Laboratoires d'Aubervilliers ?

On en a discuté avec Ariane [Coordinatrice du projet de La Semeuse. Ndlr.] et j'avais envie que ce soit un échange plus qu'un cours magistral. J'avais aussi envie de voir comment les personnes qui venaient utilisaient les plantes par elles-mêmes. Et puis la pratique, la cuisine, le groupe, ça leur rappelait des choses. Ils venaient, et puis, de faire, ils nous racontaient d'un coup ce que faisaient leurs mères, leurs grands-parents... Ça revenait.

Finalement, par ces ateliers, tu leur donnais un prétexte pour se rappeler ou s'essayer à ces pratiques.

Oui, l'idée était d'offrir un espace pour faire ça. Beaucoup de gens sont curieux de ces pratiques, mais ils n'osent pas

vraiment. Il y a beaucoup de choses sur Internet, mais ils me disent qu'il y en a en fait tellement que ça finit par les perdre plus qu'autre chose. Alors un atelier, c'est un mode d'échange qui fonctionne bien.

Mais tes parents, est-ce qu'ils connaissaient certains usages des plantes, ou il ne t'ont vraiment rien montré ?

Mon père, non, rien. Mais ma grand-mère nous emmenait manger des mûres, des herbes pour les animaux, de la mâche. Rien de très compliqué en soi, mais il y avait déjà ça. Mais elle m'a aussi raconté que, plus jeune, c'était de la saponaire qu'elle utilisait pour laver le linge [Ndlr : plante sauvage contenant de la saponine, ayant les mêmes propriétés que du savon.] ! Ça n'était pas un usage occasionnel, c'était vraiment une pratique courante. Mais non, sinon, mon père ne m'a rien montré. Il y a souvent eu l'idée que les plantes sauvages sont des mauvaises herbes, qu'elles sont sales.

D'où est-ce que vient cette idée que des plantes seraient sales et d'autre pas ?

C'est comme chez mes parents. Le département a remarqué qu'il y avait des orchidées dans une prairie, et cet espace a été fermé aux passages, les fleurs ont été patrimonialisées. De l'autre côté, les haies autour des chemins sont rasées, râpées à la machine, tu verrais ! Et une plante qui pousse très lentement dans les haies, comme l'aubépine, en vient à se raréfier. C'est absurde cette hiérarchie ! Je pense que ça vient des jardins à la Française : c'est Descartes et la maîtrise de la nature, Lenôtre etc. Le jardin à la Française c'est ce qui fait moderne, riche. Il ne faut qu'un type de plantes très particuliers et on ne peut pas tolérer celles qui poussent là au hasard.

Tu sais que, encore une fois, chez mes parents, ma tante m'appelle et me dit, viens voir, cette plante là pousse tous les printemps près de l'eau, on arrive pas à s'en débarrasser. Le voisin, qui est maraîcher, arrive à ce moment là et se plaint de la même plante. Je vais voir : c'était de l'ail des ours [Ndlr : Une plante sauvage ayant un goût d'ail délicat, délicieux à cuisiner]. J'ai dû leur expliquer ça, ils pensaient que c'était une mauvaise herbe, alors que ça se vend à prix

d'or à Paris ! Depuis il en vend sur le marché je crois.

Comme quoi, on peut tout à fait se ressaisir de ces connaissances !

Exactement. Depuis que je suis devenue herboriste ma famille, même plus éloignée, utilise les plantes sauvages en cuisine. Mais sinon, c'est incroyable cette histoire d'ail des ours. Ma tante est plutôt du genre à aller chez Botanic acheter les espèces qu'elle veut pour les planter où elle veut. Elle ne regarde pas, ne comprend pas que ce qui est déjà là a des raisons de pousser déjà là !

Tout une compréhension des écosystèmes à recréer.

Oui, quelle absurdité, sinon !

Se rassembler : **Maguy,** **Jardin des Petits Prés Verts**

Travaillant autour des questions de la biodiversité en ville aux Laboratoires d'Aubervilliers, je suis allée rencontrer en mai 2018 Maguy, responsable d'un des jardins partagés d'Aubervilliers. Il s'appelle les Petits Prés Verts et se situe au pied d'un immense immeuble et de la rue Henri Barbusse, toujours occupée par le trafic automobile. Cette partie du quartier est constituée d'anciens immeubles ouvriers en briques et d'immenses «barres HLM». Tous les bâtiments semblent être recouverts de pollution, enduits d'une couche de poussière noire. Des sans-abris se sont construits des abris de fortune sur des matelas. Quelques déchets parsèment la rue. J'ai rendez-vous devant le jardin. Situé à un angle de la rue, il est fermé de hautes grilles recouvertes de lierre, de chèvre-feuilles et autres plantes grimpantes que je n'ai pu identifier et qui dissimulent sa superficie et ses aménagements. Les parcelles sont des bacs de terre cultivées, le sol est recouvert de planches de bois.

Maguy a une cinquantaine d'année, est souriante et délicate. Je me sens un peu intimidée, en demandant à visiter ce jardin avec mon regard d'analyste, j'ai l'impression d'entrer dans l'intimité de personnes que je ne connais pas encore. J'essaie de poser des questions ouvertes et peu précises afin que ce soit elle qui mène la conversation, et me parle de ce qui est important pour elle. Je n'ai pas envie de poser de questions trop personnelles et essaie de limiter mon intrusion au minimum.

Comment s'est fondé le jardin ?

Il y a une dizaine d'années, avec quelques voisins, on avait repéré au moment de l'élection du maire un «agenda vert» où il promettait de valoriser les projets à valeur écologique des habitants. On a alors monté un projet, bataillé quelques mois, et on nous a finalement aménagé cet ancien square décrépi pour en faire un jardin partagé.

Quel est son fonctionnement ?

Nous sommes une association. Chacun a un petit carré de terre à cultiver, la mairie a mis à notre disposition quelques réservoirs d'eau et nous a récupéré la terre pour chaque carré. Chacun s'occupe à sa façon de son carré, certains enlèvent les mauvaises herbes d'autres non. Alain a fabriqué des toilettes sèches avec des restes de planches et de palettes, et un abri de jardin. On installé une petite tente pour protéger les semis. Regarde, il utilise des pots de yaourt vides pour faire ses semis. On a aussi aménagé cette petite terrasse sous l'arbre, avec une table et des chaises pour se reposer et pour les barbecues !

Vous en faites souvent ?

Oui, dès qu'il fait beau c'est une façon de se retrouver, ou de faire connaissance, on fait des petites fêtes entre nous ! La nuit on mets ces petites guirlandes, ou l'enseigne du Franprix à côté nous illumine assez bien aussi. C'est tellement agréable après une journée à jardiner ensemble.

Qui sont les jardiniers ?

Beaucoup de voisins du quartier, il y a un peu tous les âges, des retraités aux plus jeunes.

Et qu'est-ce que vous plantez ?

Ça dépend de chacun, il y en a c'est pour les fleurs, d'autres aiment produire leurs légumes. Moi j'ai fait une petite expérience, j'ai trouvé une plante séchée dans une plate-bande de la ville, je savais pas ce que c'était, j'ai récupéré les graines. Au début ça ne faisait rien et regarde, maintenant, ça me fait des fleurs roses énormes ! Je sais toujours pas ce que c'est mais j'aime bien, elles ne s'arrêtent pas de pousser ! Ici on a un participant qui fait pousser des tomates, là, des courgettes. Et là c'est que des fleurs.

On se croirait presque à la campagne ici !

L'été, avec les plantes grimpantes le long des grilles, le murier au dessus de nous, on ne voit plus les voitures, on est entièrement entourés de végétaux : la ville disparaît !

Pourtant la route est juste derrière les grilles.

Ça ne nous dérange pas trop... Juste, les grilles sont souvent tordues. C'est parce que les jeunes qui dealent jettent leur drogue dans le jardin lorsqu'ils sont poursuivis par la police, et ils reviennent la chercher après, en escaladant les grilles.

Certains participants se plaignent de voir leurs jardins piétinés comme ça, des fois.

Le jardin est en deux parties, il y en a un de ce côté de la route, et au pied des tours, en face.

Nous fermons le jardin et traversons un ensemble d'immeubles. Maguy salue un bon nombre de personnes, me raconte les déboires d'une femme sans abri installée sur une pile de matelas, d'une autre homme qu'elle me dit installé depuis plusieurs années sous des bâches dans un recoin. Elle salue un groupe d'adolescents.

Ce sont des voisins ?

Oui, on se croise souvent, on se connaît. Mais ils sont pas de tout repos ! Tu sais j'ai des plantes en pots devant ma porte, et souvent, je retrouvais de la terre tout autour, comme si quelqu'un avait gratté. Alors une fois, je guette, j'entends des bruits de pas, et effectivement quelqu'un qui gratte. J'attends qu'il parte, je vais voir, c'était un jeune voisin qui cachait sa drogue dans mes plantes ! La fois d'après, je l'ai attendu, quand j'ai entendu qu'il grattait, j'ai ouvert ma porte et je lui ai dit «maintenant tu nettoies la terre, moi j'en ai assez !». Depuis c'est toujours propre !

Nous arrivons au deuxième jardin, petit espace jardiné et fleuri, décoré de nains de jardins, fausses libellules sur ressort ondulant au gré du vent, et petits moulins à vents visiblement faits mains avec très grand soin. Entouré de clôtures, il contraste avec l'immense pelouse au centre duquel il est situé et l'échelle des immeubles environnant. Une jardinière y est occupée à arroser ses rosiers. Maguy la salue et me présente : elle s'appelle Annie, est retraitée et jardinière passionnée.

Comment avez-vous réussi à obtenir ce deuxième espace ?

On cherchait à s'agrandir. On a demandé à l'OPH des immeubles, et ils ont été très conciliants. Je crois qu'ils sont

un peu en demande de ce type de projets de la part des habitants. Comme ils ont vu que ça se passait très bien au Petits Prés Verts, ils nous ont fait cet espace. On a ici aussi un petit système de bacs aménagés par la mairie et un réservoir d'eau.

Ici on a le carré d'Annie, plutôt des rosiers et quelques radis...

C'est vous qui faites ces petits moulins à vent ?

A : Oui, je les fait moi-même ! Ma voisine d'en face reçoit beaucoup, et elle a toujours beaucoup de ces boîtes de chips en tube. Alors moi je lui récupère, je les peints, je les vernis et je les donne à tout le monde ici. Comme ça, ça profite à tout le monde !

Et alors, qu'est-ce qui est planté ici ?

Ici, on a une jardinière qui est chinoise, elle plante beaucoup de fleurs, des chrysanthèmes je crois. Ça a un sens pour eux, elle les décore de guirlandes dorées et rouges, c'est un jardin plutôt ornemental, je crois. Et il y a les gojis aussi !

Les gojis ?

On a trois jardinières de trois pays d'Asie différents, Vietnam, Chine et... Cambodge, je ne sais plus, et elles font toutes pousser des gojis ! Mais c'est problématique parce que ces petits arbustes ont de très grosses racines qu'on retrouve partout après ! Ça fait plusieurs fois qu'on leur dit de pas en mettre, mais elles en replantent toujours. Du coup on les a mis sur les côtés, comme ça, pour que ça gêne un peu moins les cultures. Maintenant, on appelle ce jardin-là le Jardin des Gojis. Mais il y a un autre souci aussi, c'est qu'elles arrosent toutes les trois bien trop leurs carrés ! Après, notre réservoir ne suffit plus pour tous. Je sais pas pourquoi, les chrysanthèmes ont pas besoin de tant d'eau que ça... On leur a dit aussi, mais il y en a une qui est très âgée, et elle ne comprend pas très bien. C'est peut-être quelque chose qui se fait chez elles, je sais pas, il pleut peut-être beaucoup là bas ?

Vous avez de très belles fleurs Annie !

A : Il y avait la Fête de la Nature il y a quelques semaines,

avec Maguy on a entendu qu'ils distribuait des fleurs et des graines gratuitement au Jardin des Plantes, on y est allées ! Il y avait une queue énorme, on a bien attendu, mais on a eu nos plantes, et voilà !

Comment les voisins réagissent à ce jardin ?

Ils sont assez contents, comme ça on se voit. On se connaît bien, on se salue. Personne ne vient jamais pour souiller tout ça, et les enfants aiment bien nous regarder travailler. On anime parfois des ateliers pédagogiques avec l'école maternelle d'à côté. Alain et Colette ont réalisé un petit potager là bas aussi. Sinon les enfants ne voient jamais la terre ! Alors on s'organise avec le service des espaces verts de la ville pour avoir un peu de terre, un peu de tonte, et ils font voir aux enfants. On plante des fleurs, des légumes, ils les voient grandir, on leur fait goûter. Ça marche très bien, mais bien sûr, c'est de l'investissement.

Croire : Ragnhildur Jónsdóttir, Voyante.

Lors de mon Erasmus en Islande, pour mes recherches personnelles sur les diverses conceptions de la nature, j'ai décidé de demander un entretien à Ragnhildur Jónsdóttir, voyante.

Bien que réalisé en 2016, cet entretien fut un tournant de ma recherche quant aux diverses conceptions de la nature et il me semblait important qu'il figure ici en tant que tel.

Si le choix peut sembler saugrenu, mais il faut expliciter le contexte. Le *huldufolk*, «peuple caché» en islandais, est une part importante du patrimoine. Invisibles aux humains, ce «peuple» habite dans les roches, les montagnes, et les endroits les plus sauvages de ce pays désert. Ce terme regroupe toute une typologie de créatures : ce sont des elfes, mais aussi différents types de fantômes (selon qu'ils soient des nourrissons morts, des sortilèges, des fantômes qui hantent une famille sur plusieurs générations), des êtres de l'eau, de pierres... Ils peuvent être ou maléfiques ou bienveillants selon le comportement qu'ont vis à vis d'eux les humains.

Pour plusieurs raisons historiques qui seront détaillées au cours de cet entretien, ce qui pourrait être considéré comme une superstition obscurantiste en France demeure une présence ambiguë, entre le conte, la tradition, et le «on-ne-sait-jamais». Vu comme une information exotique, le cas de chantiers interrompus pour ces supposées présences invisibles dans des roches est souvent relayé.

M'étant renseignée à l'Office National des Routes à Reykjavik, j'obtins un document destiné à la presse résumant toutes les fois où, effectivement, des chantiers avaient dû être interrompus pour «cause d'elfes». Souvent, l'institution avait contacté des voyants afin de faire d'entamer des négociations avec ce peuple. Cela avait permis d'obtenir du délai dans un cas «pour que les elfes aient le temps de préparer le départ», ou de déplacer «plus respectueusement» certaines roches. Qu'une institution aussi sérieuse et cartésienne que l'Office des Routes puisse

interrompre ou détourner des travaux pour une telle raison, qu'un travail aussi irrationnel que celui de medium soit mobilisé m'avait frappée, et j'ai cherché à savoir ce que ces considérations révélaient du rapport à l'environnement des Islandais.

En février, je contactais donc Ragnhildur Jónsdóttir, voyante et personnalité médiatisée depuis son intervention dans l'occupation d'un champ de lave devant accueillir une route aux côtés de militants écologistes.

Après un bref échange de mails, elle me reçut chez elle, à Hafnarfjörður, ville voisine de Reykjavik, avec son fils, guide touristique. Il n'était pas question de discuter de la véracité de ses visions, mais plus de comprendre ce que représentait cette nature «habitée» et son influence sur la fabrication du territoire Islandais.

Comment percevez-vous le *huldufólk* ?

J'ai toujours vu des elfes. Petite fille je racontais à ma mère mes discussions avec une autre petite fille qui habitait au fond du jardin, près du champ de lave. Ma mère était très surprise, puisque elle ne voyait pas cette petite fille. J'ai continué d'en voir et de discuter avec eux toute ma vie. C'est à ans que je suis comme «sortie du placard». J'ai attendu que mes enfants soient grands, qu'ils aient un métier, pour me déclarer comme voyante. Je ne voulais pas qu'on me rabaisse et qu'on pense que j'étais juste folle, je me suis battue pour qu'on m'accepte comme cela, et je peux désormais vivre comme cela. J'ai ce jardin à côté, qui est habité par des amis. L'été Sibba, qui est conteuse, et moi, le faisons visiter et racontons des légendes islandaises.

Pourquoi y a t'il plus de place en Islande pour ces croyances ?

Géographiquement et historiquement, les Islandais ont un rapport différent à la nature. C'est un pays quasiment désert, froid, peu peuplé, très isolé. Les éruptions volcaniques et les tremblements de terre sont un rappel constant de notre humilité face aux forces naturelles. Des fois, lorsqu'on est seul dans la nature, vraiment seul, on perçoit des petites choses bizarres. Imagine ça à l'échelle de l'Islande, lorsque l'on vit tous les jours face à un paysage sans arbres, des

montagnes noires, du vent, de la pluie, à peine quelques fermes à des kilomètres, et tellement de silence. On ne peut pas dominer cette nature-là, on est obligé de l'écouter, c'est elle qui nous englobe, elle est trop imposante. C'est l'isolement et la patience qui font prendre conscience que cette nature est habitée. Essaie de ne rien faire dans un champ de lave et d'écouter. Tu verras.

Historiquement, les choses ont aussi favorisé ce contexte, non ?

Avant la christianisation, les Islandais pratiquaient la religion nordique ancienne. La nature était personnifiée, les animaux incarnaient de grandes puissances, et il y avait des rituels finalement très animistes. L'Islande s'est converti au christianisme par choix commercial et non par foi profonde ou imposition : il fallait continuer de pouvoir commercer avec la cour de Norvège qui venait de se convertir. Contrairement à sur le Continent, je crois, une religion n'a pas remplacé l'autre, les différents rites se sont mêlés les uns aux autres, plus ou moins secrètement.

Oui, je pense que les elfes auraient plutôt été considérés comme des diableries blasphématoires en France.

Et probablement qu'une vieille femme comme moi, qui voit des choses aurait été une sorcière à brûler ! **(Nous rions).**

J'ai aussi lu que le Siècle des Lumières et l'approche plus purement rationnelle de la nature est venu plus tard en Islande, et au vu de la population très éparsée et très rurale, n'a pas produit le même phénomène d'explication scientifique de la nature.

Oui, c'est vrai, ce qui a permis à d'autres visions que celle-ci de continuer d'exister et d'être pratiquées.

Peux-tu me parler des événements du champ de lave de Gálghraun ?

Oui... Je dormais et j'ai été réveillée par des voix, pleines de voix qui me disaient «viens, nous avons besoin d'aide». J'ai réveillé mon fils pour qu'il me conduise jusque là où ces voix provenaient. Elles m'ont guidée jusqu'au champ

de lave, et là-bas, tout était rempli de chants, et des voix me répétaient «Ceci ne peut pas être détruit». Il s'agissait en particulier d'un gros rocher, qui était comme un temple, un lieu sacré pour les elfes. Le lendemain, je me suis renseignée, et j'ai découvert qu'il y avait des plans pour construire une route ici. C'était une route un peu bizarre, en plus. Il y avait beaucoup de soupçons de corruption, il n'y avait clairement pas besoin d'une route à cet endroit précis. Des écologistes ont aussi découvert que c'était un important site de nidification que la route viendrait détruire. Les voyants, amis des elfes et les écologistes se sont donc alliés et nous avons occupé cet endroit et fait en sorte que l'on nous entende afin que le projet n'aboutisse pas. La réaction a toujours très bizarrement été très violente : j'ai été arrêtée par la police devant mes propres enfants ! Depuis la crise de 2007, c'était la plus grosse intervention policière, 25 personnes ont été arrêtées ! L'affaire a fait beaucoup de bruit, les journalistes étaient présents... Nous avons décidé d'écrire au gouvernement. Le premier ministre est venu, et a déclaré qu'il sentait de «bonnes vibrations». Après tout ces incidents, la route a bien été construite, mais ils ont fait en sorte de contourner la «chapelle elfique». Après ça, de nombreux journalistes ont voulu m'interviewer, le téléphone n'arrêtait pas de sonner, on était tous très fatigués ici.

Je ne peux pas m'empêcher d'être perplexe. En ce moment en France, une forêt occupée par des militants contre la construction d'un aéroport sont en train d'être violemment éjectés par la police. Le conflit dure depuis plusieurs années. Alors qu'en j'entends cette histoire, la différence de traitement a presque quelque chose de surréaliste...

Oui. C'est très triste. Je pense que l'Occident détruit ses propres racines, en ne voulant pas considérer autrement la nature, les forêts, les montagnes. Lorsque l'on grandit avec une culture différente, on ne veut pas entendre que d'autres personnes puissent voir et considérer des elfes. Mais en Islande, tout le monde a une histoire à propos d'elfes : si ce n'est pas toi, c'est ta famille, ton voisin ! Les gens ne veulent pas forcément l'avouer mais cette croyance est là. Et les elfes veulent nous rappeler que les humains sont aussi des

êtres naturels, ayant besoin d'eau propre, de terre... Une autre fois, j'ai dû intervenir pour être intermédiaire avec les elfes. Un ministre avait fait un grand dérapage sur une route et s'était retrouvé face à une grande roche. Il était inexplicable qu'il soit encore en vie. Il a pensé que c'était probablement parce que cette roche devait être habitée et que les elfes l'avaient sauvée. Il a voulu les remercier, et il a fait appel à moi pour savoir comment leur faire plaisir. Les elfes m'ont dit qu'ils voulaient qu'on les emmène sur l'île de Heimaey. Je n'y suis jamais allée. Ils m'ont décrit un paysage très précis, face à la mer. Alors il y a une grue qui a été affrétée et un camion pour déplacer la roche jusqu'à cet endroit précis. Je t'ai dit, je n'y avais jamais été, ils ont trouvé l'endroit précis que je leur avait décrit. C'est mon fils qui a transporté les elfes, dans un petit panier à l'arrière de sa voiture. Sur place il a fallu bien orienter et stabiliser la pierre afin que les habitations à l'intérieur soient placées au mieux. C'était vraiment incroyable !

Vous m'avez dit que votre fils raconte aux touristes ces histoires. Ne crains-tu pas que ce soit vu comme quelque chose d'exotique, et que l'on ne fasse dériver tes croyances et tes visions dans quelque chose de commercial qui viendrait les dénaturer ?

Non, pas du tout ! C'est comme vous avec la Tour Eiffel, elle est plus importantes que toutes les autres en plastique ! Je pense au contraire que raconter ces histoires a un impact positif et peut ouvrir l'esprit.

Son fils intervient : Peut-être que sur le moment, les gens vont rire. Et puis une fois, il vont voir quelque chose et ils vont se rappeler de ce que nous leur avons raconté.

Vous avez eu des visions ailleurs qu'en Islande ?

Oui bien sûr. J'ai même communiqué avec une dryade à Central Park. Tu sais, je trouve que le wi-fi est en soi quelque chose de presque plus inexplicable que l'idée que les elfes existent. Pourquoi les arbres ne pourraient pas parler si moi on peut m'appeler par un petit objet du bout du monde ?

